



L'Apostrophe

Écrire et penser ensemble

Hiver 2021-2022 – Cahier n°10

**Agir ensemble
Des ateliers
qui refusent la misère**

De la plume au pinceau
**« Au grand air »
pour contrer les clichés**

Par Victorine Alisse et JS Saia

Champ libre
La petite fille et l'oiseau

Par Christiane

DOSSIER

**Citoyens,
citoyennes !**



RESPECTEZ
NOUS !

Un peu plus citoyens

Qu'est-ce qu'être citoyen ? Qu'est-ce qu'être anticitoyen ? Ces deux questions ont été des balises pour les contributeurs de *L'Apostrophe* qui, à l'orée d'une année électorale importante, ont voulu partager leur vision de la citoyenneté.

La participation aux élections est un droit, c'est une façon d'exercer sa citoyenneté, sans doute la plus évidente. Pourtant, certains d'entre nous l'affirment : ils ne votent plus, parfois depuis de longues années. Pourquoi ? « *Parce que nous ne nous sentons pas à notre place dans la société, répondent-ils, parce qu'on nous a fait sentir que nous n'y avons pas notre place.* »

C'est ainsi le cas quand l'on s'entend dire depuis longtemps, et parfois par son propre cercle familial, que l'on est dépendants des autres pour vivre : de nos proches, des institutions... Si nous sommes considérés comme dépendants en permanence, comment pouvons-nous nous estimer citoyens à part entière ?

“ *Donnez-nous les moyens d'agir, nous voulons être acteurs.* ”

Et puis, mettons les pieds dans le plat : se faire vacciner, un acte citoyen ? « *On ne compte pour rien pour la plupart des responsables politiques et, soudainement, on devrait se sentir citoyen et accomplir un acte à ce titre ?* », s'étranglent-ils. « *Il faudrait d'abord qu'on nous montre de l'intérêt !* »

Comment ? « *Donnez-nous les moyens d'agir, nous voulons être acteurs* », avancent-ils. Mais quelles possibilités leur sont offertes de le faire ? À 20 ans, certains votaient, mais ils ne se sentaient pas citoyens. Aujourd'hui, ils ne votent plus, mais ils se sentent acteurs de la société à travers leur engagement associatif : dans *L'Apostrophe*, au Secours Catholique ou dans d'autres collectifs. Ainsi, créer des ateliers, comme certains d'entre nous le font pour des enfants de familles pauvres en situation de migration, donne envie d'aller frapper à la porte de la mairie et d'écouter ce que les élus ont à nous dire, et de leur faire entendre ce que nous avons à leur dire. En agissant pour les autres, nous nous sentons solidaires et citoyens. La solidarité est indissociable de la citoyenneté. Entrer en relation avec d'autres, c'est prendre conscience que nous faisons partie de la société et souhaitons contribuer à la rendre meilleure.

Agir pour la société, mais aussi être protégés par elle ! Protégés des grands, des puissants, et considérés dans un rapport d'égalité. Notre société est

inégalitaire, nous ne sommes pas également citoyens. Certes, des mécanismes de compensation existent pour corriger ces inégalités, comme les revenus minimums. Mais une partie de la société, dont quelques responsables politiques, pense que ces revenus sont distribués à des personnes assistées ou des fainéants... Alors, que vaut cette solidarité ?

Nous sommes en période préélectorale, de nombreuses promesses sont faites mais ne sont pas toujours tenues. Cette impuissance à rester libres pour mettre en œuvre des idées nouvelles n'est-elle pas aussi la source de la défiance de beaucoup d'entre nous pour le politique ?

L'accès à la culture fait partie de la citoyenneté, soulignent également les contributeurs de ce numéro. S'évader, imaginer, créer, produire du beau, s'élever... nous fait trouver aussi notre place dans la société et quitter nos problèmes et nos vingt mètres carrés ! « *Permettez-nous de nous cultiver en nous accompagnant à quitter nos appréhensions pour nous rendre dans les lieux de la culture !* », disent-ils.

“ La citoyenneté, c'est finalement un sentiment d'appartenance. ”

La citoyenneté, c'est finalement un sentiment d'appartenance. Pouvoir agir au cœur de la société, être solidaire des plus exclus et travailler au vivre ensemble y contribuent. Cette fraternité au cœur de notre citoyenneté est source de joie, elle est intrinsèque à la justice sociale. ■

Franky Sitzia et Véronique Devise





Comment est composée <i>L'Apostrophe</i> ?	8
L'écriture comme une bouée	11
Champ libre	14
Robe de papiers	15
Pardon	16
Le chemin	17
Il s'avère	18
La mémoire	19
Ambiance	20
La petite fille et l'oiseau	20
Chante, fillette	21
Joie inattendue	22
Il en va	23
DOSSIER	
Citoyens, citoyennes !	24
Citoyenneté : des devoirs et des droits (pour tous) ?	27
« C'est d'abord à notre échelle qu'il faut commencer »	31
« La culture pour exprimer sa citoyenneté »	33
Être citoyen du monde	34
Se sentir citoyen : la fabrique de l'exclusion	35
Être un bon citoyen : <i>quésaco</i> ?	36
« L'humanité... »	38
« Mon père a servi la France »	42
Au vote, citoyen !	45
« Le pouvoir d'orienter nos choix de consommation »	47
« J'agis au quotidien pour le bien-être de tous »	48
Citoyens : habitants de la cité	49
« Un lieu pour la fraternité »	51
« La base de la citoyenneté : que chacun ait des droits en fonction de ses besoins »	52
De la plume au pinceau	62
« Quant au reste, nous verrons bien ! »	63
Proverbe	65
Partition	67
La terre et les enclos	70
Je traverse	72
Pas de droits sans toit	73
Une série photo « Au grand air » pour contrer les clichés	76
Agir ensemble	84
Haute-Loire : des ateliers qui refusent la misère	85

Comment est composée L'Apostrophe ?

L'originalité de cette revue tient à ses auteurs

Tous les auteurs de cette revue sont des personnes vivant ou ayant vécu des difficultés ou des situations de précarité dans leur vie. Elles ont écrit individuellement ou collectivement, notamment au sein d'ateliers d'écriture.

Les textes individuels ont directement été écrits par leurs signataires. Certains sont sortis tels quels de l'imagination créative de leurs auteurs, d'autres ont fait l'objet d'un travail avec d'autres membres du groupe ou l'animateur de l'atelier. La pensée demeure totalement celle des auteurs.

Les textes collectifs résultent des échanges et confrontations au sein de l'atelier d'écriture. Le texte se façonne collectivement à partir de ces matériaux. Une version est redonnée à lire aux membres du groupe afin de nuancer et compléter la séance suivante, jusqu'à parvenir à un texte représentatif des idées partagées par tous les membres du groupe.

Le dossier thématique comprend à la fois des textes individuels et collectifs. 95 % des expressions sont celles des membres des groupes. Les 5 % restant tiennent aux mots de liaison, d'articulation et autres corrections mineures. Le dossier thématique est une composition, qui tente de faire droit à une certaine logique, à partir du matériau, riche et bouillonnant, que constituent les expressions en « je », « on » ou « nous » qui ont été partagées, oralement ou par écrit, sur le sujet abordé.

Tout ce qui s'exprime n'est pas pépète, mais il y en a toujours et de fort belles ! C'est, en général, le cas des images qui sont souvent beaucoup plus parlantes que bien des discours.

Le dossier thématique résulte de plusieurs séquences de travail avec les membres de trois groupes différents. Sauf

indication contraire, notamment pour les textes encadrés, les contributions spécifiques de chaque groupe ne sont pas distinguées.

Nous faisons le choix de garder certaines contributions individuelles, originales ou significatives, en général signalées par des guillemets. Nous n'utilisons pas ceux-ci lorsque ce qui est affirmé relève d'une prise de position collective.

Le rôle de l'animateur d'atelier

Il n'intervient pas sur le fond. Il est là pour favoriser la libération de l'expression et accompagner sa mise au travail. Il donne des indications, propose des pistes pour favoriser le travail d'écriture ou de réécriture et faire, autant que de besoin et en dialogue avec les auteurs, davantage droit à la musique des mots, à l'émotion, à la clarté des messages que les signataires veulent transmettre.

En ce qui concerne les textes collectifs, l'animateur a de même pour mission de susciter l'expression personnelle de chaque membre du groupe, de questionner, relancer, aiguillonner, favoriser le dialogue entre tous et repérer les éléments relevant d'une prise de position collective. Là non plus, il n'est pas là pour faire passer ses idées.

Nous sommes conscients que cette composition n'est, en elle-même, naturellement pas neutre. Le risque de manipulation, même inconsciente, ou à tout le moins d'interprétation erronée, demeure présent. Nous tentons le pari de l'honnêteté et de la fidélité à la parole et à la pensée des auteurs. Les textes sont, dans cette intention, relus et validés par les groupes et peuvent faire l'objet de plusieurs allers et retours entre eux et les membres du comité éditorial. (Eux-mêmes pour moitié membres de ces groupes.) Bonne lecture à tous... ■

Les membres du comité éditorial



L'écriture comme une bouée

Je m'appelle Véronique Leray et j'interviens en tant qu'animatrice d'ateliers d'écriture au sein de l'association « Dis-moi » en Haute-Loire, qui a pour but de développer le pouvoir d'agir des personnes en galère grâce à l'art et à la culture. En parallèle, je suis aussi animatrice de réseaux de solidarité au Secours Catholique – Caritas France, où je participe à l'animation d'une formation d'animateurs d'ateliers d'écriture.

Je vis, au travers des ateliers d'écriture que j'anime, des rencontres avec l'intériorité, la beauté et la souffrance des personnes. Je vois le bonheur et la profondeur que suscitent les mots, même ceux de la fiction ou de la poésie. L'écriture est aussi dans ma vie personnelle un pilier, une source, un plaisir essentiel.

Lorsque j'arrive dans la salle, nous mettons en place les chaises et les tables. Nous nous sommes salués. Ceux que nous ne connaissons pas ont été accueillis avec un sourire et quelques phrases chaleureuses d'encouragement. Autour de la table, chacun se présente et dit son rapport à l'écriture. Ça peut aller du simple fait de ne rien savoir d'un atelier, de ne pas savoir écrire du tout, jusqu'à avoir une pratique régulière, courante de l'écriture, de textes, d'histoires, de poésie, de journal intime... Je rassure. Les fautes d'orthographe, ils peuvent en faire : ce sont eux qui liront leur texte. Les consignes, ils peuvent passer au-dessus : mon seul but est qu'ils écrivent et y prennent du plaisir.

“ L'écriture permet l'expression de son intériorité, de ses émotions. ”

Tout est prétexte pour écrire

J'arrive avec une proposition d'écriture. Souvent liée à un texte littéraire, un art visuel (peinture, photo, etc.) ou de la musique. On peut se retrouver hors des murs de la salle, dans la rue, au sommet d'une montagne, dans un musée... Tout est prétexte pour écrire. J'amène et ils accumuleront eux-mêmes de la matière en première partie d'atelier. En seconde partie, j'en viens au fait : ils écrivent, dans un temps plus long, chacun de son côté. Si je sens quelqu'un en panne, je vais auprès de lui, j'essaie de lui faire passer l'obstacle, de lui enlever le caillou dans la chaussure. Puis, ensuite, vient la lecture à haute voix de chaque texte et, partagé entre nous, ce que ça fait résonner en nous, leurs mots, et la personne nous dit comment s'est construit le texte, ce qui a été facilitant. Chacun écoute ce qu'une même proposition a suscité chez les autres participants. Tous ces univers différents, ces mondes intérieurs.

Aucun jugement

Comme tout art, l'écriture permet l'expression de son intériorité, de ses émotions. Souvent, les personnes, notamment celles en souffrances sociales ou psychiques, ont une confiance en soi au-dessous de zéro. Lorsqu'elles disent par les mots leur monde intérieur, elles nous montrent un jardin, parfois en chaos, mais où persiste l'espérance, où l'enfant qui est en eux se trouve blotti. L'imaginaire, l'émerveillement. Aucun jugement n'a lieu à la lecture des textes. Aucun jugement et, aussi, aucune thérapie n'est engagée dans ce genre d'atelier (c'est important dans la posture même de l'animateur qui n'a pas été formé pour cela).

Parfois, il faut mettre en place des stratégies d'écriture, pour les personnes qui n'écrivent pas. J'invente alors des espaces où des bénévoles prennent en dictée (sans déformer) la parole des personnes.

Deux moments, deux textes

J'ai proposé un atelier d'écriture autour de l'exposition Miró à Brioude et Mariama, jeune migrante qui venait tout juste d'accoucher d'une jolie petite fille, participait. Elle entre dans le Doyenné qui est un très beau bâtiment restauré où se tient l'exposition. Tout au long, Mariama regardait autant le plafond sculpté que les œuvres. Elle était ébahie : « *C'est la première fois que je vois des choses comme ça, c'est beau !* », nous dit-elle. Elle a écrit. Elle a écrit un tout petit texte sur sa condition féminine, ses peurs de jeune femme et de maman.

Viure heureux

Les disciples de la lumière n'ont jamais inventé que des ténèbres peu opaques.

Sous les crépuscules tordus tourne une vieille horloge.

Elle se sent heureuse devant son époux qui la regarde sourire.

Vivre heureux, c'est vivre libre dans son cœur et dans sa tête.

Éloigne-toi de la colère pour ne pas te détruire.

La femme joyeuse qui prend soin de toute la famille.

La femme forte qui donne toujours de l'espoir à son mari.

La femme de ménage qui protège ses enfants contre le danger.

Le soleil qui brille tous les jours et qui nous réchauffe.

Le soleil qui apparaît au nord et parfois au sud.

Mariama

Une autre expérience. Pendant le confinement, nous avons vécu un atelier par messagerie et téléphone sur le thème : « Tenir debout ». Voici le texte d’Axelle qui participe aux ateliers du Puy-en-Velay.

Confinée et vivante

Confinée, comme nous tous et tenue par l’écriture,
Des contacts amis par téléphone.
Tenir quelque épopée nouvelle du journal.
Tu tiens bon la barre toujours droit devant,
Coûte que coûte, au pied de la lettre.
Et, de bout en bout, bouée de sauvetage,
Tu restes maîtresse de toi.
Te voilà alors sans ternir le message, confinée et vivante.

Axelle



Une rubrique pour donner à entendre une parole libre, une expérience personnelle – jusqu'à l'intime parfois – de personnes vivant ou ayant vécu des situations de pauvreté et d'exclusion. Ces textes peuvent avoir été écrits d'un seul jet de plume ou avoir fait l'objet d'une plus ou moins importante mise au travail en atelier d'écriture. Dans les deux cas, ils disent quelque chose qui touche à la vérité de l'être profond de leurs auteurs et invitent à un déplacement du regard.



À PROPOS DE L'AUTEURE

Passionnée par les mots depuis sa petite enfance, Betty Yon parcourt le monde pour les donner en partage. C'est à travers ses rencontres qu'elle choisit de s'exprimer en les offrant à des artistes et street artists. Mêlant l'humour, l'émotion et la spontanéité, ses poèmes s'adressent à tous. Cette amoureuse du slam rap et de l'expression orale a écrit son premier livre : Brin's de Vie. Elle y évoque ses tracas – petits ou grands –, son enfance, ses amours et ses peines. Chaque poème décèle des petites leçons de vie qui éclairent notre quotidien. Écrits sans ponctuation, les textes de Betty Yon sèment les mots dans un flot ininterrompu.

Robe de papiers

Sa robe était si simple De papiers envolés
 Son esprit débordé de ses mots écorchés
 Elle avait Elle pensait Pour elle Une sagesse
 Mais on lui faisait des reproches de pécheresse
 On ne lui disait jamais merci Elle si originale
 La reconnaissance devenait un jugement banal
 Elle voulait faire le bien Elle se sentait si bien
 Sa nature Mais en ce monde de profit malsain
 Avait-elle encore une place Trop de jugements
 Cela la faisait tant souffrir Mais ils ne voyaient rien
 Ils lui faisaient des leçons de vie Leurs choix Leurs idées
 Elle s'y refusait car elle se sentait libre Indépendante née
 Alors elle se mit en retrait Seul endroit où perdue
 Ils ne pourraient plus l'atteindre Elle était si déçue
 Non elle n'était pas super active Simplement elle agissait
 Avançait dans une vie avec la nécessité de pouvoir partager
 Enfin après mille combats déçus Déçue Enfin elle vivait
 Elle mit sa robe si simple de papiers envolés
 Ils les recevraient Mais allaient-ils la comprendre
 Elle était la liberté avec son bon cœur sans jugement
 Oui différente depuis son enfance Ce mot la suivait
 Car libre de ses actes Tendresse Elle les apeurait
 Il est pourtant si simple de juste donner avec son cœur
 Elle se sentait envahie de bien-être De douceur Bonheur
 C'est sa vie à elle de savoir offrir des rires
 Instants Bonté Écoute Savoir rendre les sourires
 Elle garderait sa robe si simple de papiers envolés
 Liraient-ils les petits papiers...

Betty Yon



Pardon

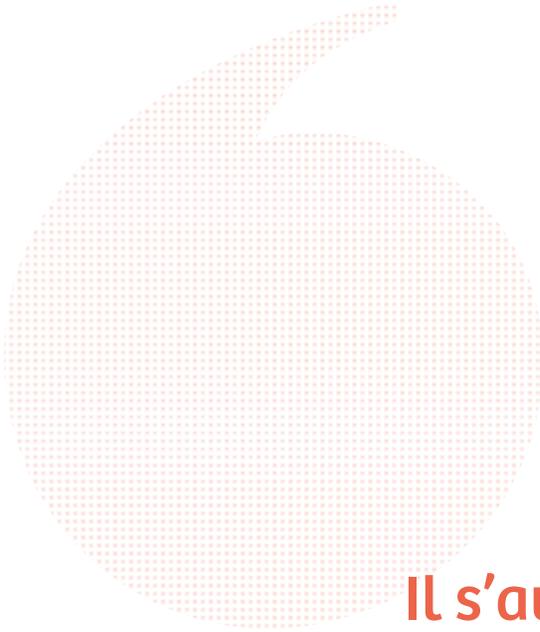
Je ne sais plus si c'est de la pluie
Je ne sais plus si ce sont des larmes
Je ne sais plus mais ça fait mal
Je ne sais arrêter ce qui me fuit
Je ne sais le pourquoi de moi
Je ne sais que oui je déçois
Je ne sais que je n'ai rien choisi
Je ne sais que j'en paie le prix
Je ne sais vous demander pardon
Je ne sais comment dire fuyons
Je ne sais plus cacher ma peine
Je sais que je vous aime...

Betty Yon

Le chemin

Il ne me reste que les rancœurs
Accrochées au fond de mon cœur
Tes promesses les plus fortes
N'ont été que lettres mortes
L'envoûtement de ces moments
Tu as su en faire des serments
Je me suis noyée dans le rêve
De tous ces mots de tes lèvres
L'utopie d'une vie de bonheur
Mais tu en as retiré les saveurs
Je pensais avoir touché une étoile
Mais le vent a déchiré la voile
Oui moi je voulais vieillir avec toi
Tu ne me porteras pas plus loin là-bas
Notre fort notre force se sont égrainés
Je me retrouve là abandonnée
Non je ne peux accepter
Je ne veux accepter
Mais je reprends le chemin
Doucement cette fois Doucement
Je prendrai soin de moi dorénavant
Plus de promesses à recevoir
Juste ma vie de nouveau à revoir
Pour ne plus souffrir d'un désarroi
Qui vient de m'apprendre avec foi
À retrouver la vraie valeur de la vie
Et mes amis à entourer de mercis
Je t'aime ma vie de couleurs
Je m'en tiendrai à mon vrai bonheur
Qui lui sait me porter sans préjugés
Oui j'aime les fées...

Betty Yon



Il s'avère

Il s'avère que le fait de comprendre son prochain
N'est pas une règle dans la vie
La réalité d'une vie c'est aussi et avant tout se tromper encore
Et encore Et aussi toujours
Et encore se tromper pour apprendre Évoluer Parcourir la vie
Avec ses méandres
Apprendre l'escalade la force de vaincre par l'effort
Il y aura aussi la chute La douleur de la chute Puis viendra
Le pansement Le soulagement Le mal vaincu
Je crois que c'est comme ça que l'on reste vivant
En se trompant...

Betty Yon

La mémoire

Des paroles des gestes restent gravés à jamais
 Installés au fond dans notre mémoire imagée
 On garde avec force ces moments dits tendresse
 Car les plus sombres nous frôlent avec bassesse

Quand nous souffrons de solitude
 Les souvenirs tristes affluent Une habitude
 Mais jamais plus ces mots si blessants
 Ne seront plus jamais fils coupants

Les souvenirs lentement se fanent
 Le temps sait protéger nos âmes
 Ils voyagent dans nos pensées
 Mais ne font que les survoler

Les moments bonheurs sont là Tatoués
 Ils reviennent par bouffées nous parfumer
 Des images alors se rappellent à nous
 Et un sourire nous revient tout doux

Il nous reste encore beaucoup à graver
 Nous y mettrons ces images de vie
 C'est ainsi que les heures Bonheur
 Se poseront sur le bon côté du cœur

Et bien plus tard on retournera simplement
 Tourner les pages de notre vie passante
 Les moments bonheurs délivreront des douceurs
 Les épreuves seront sous un voile salvateur

Et oui Les peines nous font avancer
 Et elles aussi font partie des souvenirs
 Ainsi est faite la vie imparfaite
 Par de belles réussites et défaites

Alors nous saurons que nous avons la sagesse
 Sagesse du temps suspendu par la vieillesse
 D'une vie gourmande de cette vie passée...

Betty Yon

À PROPOS DES AUTEURES

Les textes de Christiane, Jeanine et Isabelle ont été rédigés dans le cadre d'ateliers d'écriture tenus par le Secours Catholique de Picardie. Ces textes sont nés durant le deuxième confinement, entre novembre et décembre 2020. Ceux de Jeanine et Christiane ont été dictés par téléphone.

Ambiance

À l'Avenir, pour Noël
Il faudrait que les Vêtements reviennent ici
Avec la voiture de ma belle-fille ! Ils sont tous repartis !
On se débrouille avec le sapin mais
On n'a pas su mettre les Enluminures
Nana mangera ce qui traîne par terre et pour
Maëlys, ce sera une Tartine de pain.

Christiane

La petite fille et l'oiseau

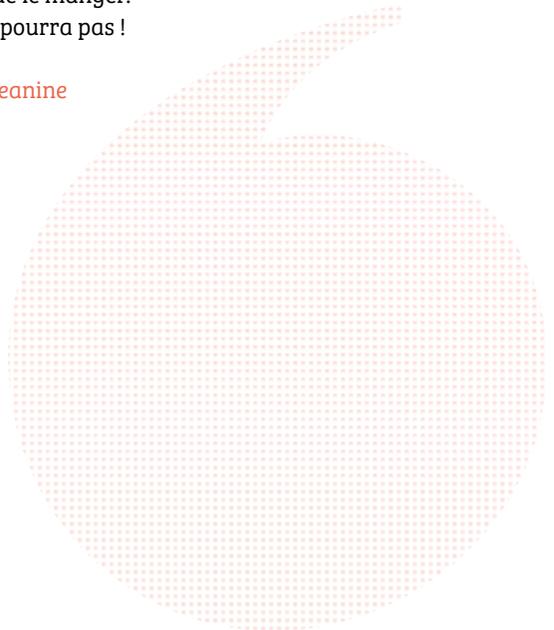
C'est un petit oiseau
Qui fait coucou.
Maëlys prend l'oiseau
Et le caresse.
Elle le met dans la poussette.
Elle le promène.
Tout à coup
Elle veut regarder
Y a plus d'oiseau
Il s'est envolé
Tant pis.

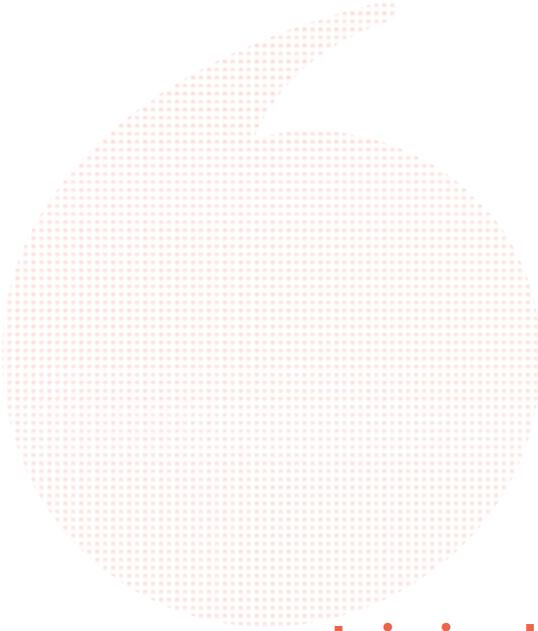
Christiane

Chante, fillette

La petite sauterelle
Est sur une feuille,
Saute sur une autre.
Une fillette veut l'attraper.
Le Chaperon rouge
L'a rencontrée.
La sauterelle
Rentre dans la maison.
Trouve un bisou,
Essaie de le manger.
Elle ne pourra pas !

Jeanine





Joie inattendue

Allez, debout !
Qu'il y ait du **V**ent, de la neige ou la tempête
Elle vient
En **N**ous
La **T**endresse.

Isabelle

À PROPOS DE L'AUTEUR

Joël Talbourdet écrit depuis longtemps, « très longtemps ». Ses mots, ses textes, il les partage volontiers avec ses collègues et en particulier ceux de l'équipe du Secours Catholique de Pléneuf-Val-André en Côtes-d'Armor, à laquelle il participe. Parfois, il les laisse s'échapper plus loin, jusqu'à nous, aujourd'hui. Pour parler de son écriture, il aime citer Yves Simon qui, dans Raconte-toi, parle de l'écriture en ces mots : « Si j'écris parfois, c'est [...] pour que chacun s'empare de ces petits symboles à la portée de tous, en toute modestie, afin de "se dire", de se raconter, loin de l'élitisme des maisons d'édition. »

Il en va

Il en va de la vie comme il en va du monde
 Entre le merveilleux et quelquefois l'immonde
 Il faudrait que des fous d'amour viennent sur terre
 Réinventant le feu en oubliant cette fois
 Cette fois de nous inventer la guerre
 Il faudrait que se lèvent enfin des voix
 Qui rétablissent la paix sur les terres de sang
 Il en va de la vie comme il en va du monde
 Entre le bon grain est l'ivraie
 Quelque chose de doux, quelque chose de vrai
 Et parfois la bêtise que nos pauvres cœurs inondent.

Je repense parfois à nos espoirs déçus
 Aux promesses d'antan, à nos amours déçues
 Aux trahisons des princes, aux déraisons d'État
 Aux fautes impardonnables noyées dans l'indifférence
 Car il en est du monde comme il en est de nous
 Entre le beau, le doux et le vil qui nous met à terre
 Il faudrait un orage qui dissipe le brouillard
 Un coup de vent tonique qui disperse nos haines
 Et toute cette rancœur qui tant pourrit nos âmes
 Et notre vie durant nous donne des haut-le-cœur.

Joël Talbourdet

DOSSIER

**Citoyens,
citoyennes !**

A l'approche des élections présidentielles et législatives de 2022, *L'Apostrophe* a décidé de s'emparer de la question de la citoyenneté. Parce qu'à l'heure où se joue une fois de plus un choix de destinée commune, le comité éditorial de votre revue a souhaité interroger la nature et la réalité de la citoyenneté en France pour celles et ceux qui, au quotidien, se battent pour (sur)vivre mieux.

Comme vous allez le découvrir à la lecture de ce dossier, la citoyenneté a du plomb dans l'aile. Jusqu'à son geste fondateur et essentiel, le vote qui est remis en cause par grand nombre des auteurs de ces pages. Parce qu'à force d'être malmenés par la société, nous en venons à ne plus croire aux principes et aux grandes valeurs édictées par une République qui nous a abandonnés.

Et pourtant, à la lecture de ces pages, vous découvrirez aussi – chez les mêmes – une grande envie de citoyenneté, une grande aspiration à construire une destinée commune. Mais une citoyenneté qui soit coconstruite avec chacun des citoyens qui la composent. Une citoyenneté qui reconnaisse la force et la puissance de la contribution de chacun et qui en fasse sa devise. Une citoyenneté qui ne soit pas une et théorique, mais multiple et incarnée. En un mot, une citoyenneté qui reconnaisse et donne vie à la fraternité. Bonne lecture ■

Elles et ils sont les auteurs de ce dossier

Catherine, Rachel, Michèle, Séverine, Isabelle T., Isabelle M., Isabelle G., Maïmouna, Daniel et Fabien du groupe d'atelier d'écriture du Café solidaire de Quimper, avec la participation de Francine, Monique, Mme Pavec, Aurélie et Sandrine, des foyers logements de Landudec et Plogastel-Saint-Germain.

Hanane, Jeannette, Marc et Christophe de l'atelier d'écriture de l'accueil de jour de Strasbourg, Caritas – Alsace. Ils fréquentaient la même maison, dans des engagements différents. L'écriture les a réunis. Ils ont dit « oui » au défi de cette contribution. Tous ont apprécié cette implication qui leur a permis de mieux faire connaissance, de s'enrichir des idées des autres, de construire une confiance.

Amirouche, Frédérique, Boris, Yawovi... Ils et elles sont étudiant·e·s ou travailleur·se·s, français·e·s ou étranger·e·s en France. Ils font partie du groupe Young Caritas Paris – Cèdre. Ils et elles sont engagé·e·s dans différentes actions du Secours Catholique auprès des personnes en précarité, des personnes isolées et des personnes en situation de migration, à travers des cafés de rue et maraudes, du football solidaire, des actions de plaidoyer et autres actions d'accompagnement à l'accès aux droits.

Marie-France, Cathy, Lulu, Chantal, Christine, Marie-Laure, Pascale, Léa, Betty et Gilles du groupe « Bienvenue chez nous » à Saint-Brieuc. Cet ancien groupe de quartier se réinvente en fonction de leurs besoins. Sensible à la Journée du refus de la misère, le 17 octobre, engagé dans des actions collectives de proximité, ce groupe a contribué au Grand Débat au moment des « gilets jaunes ». Ils souhaitent poursuivre. Ils le font. Leur atelier écriture se déroule tous les quinze jours.

Aomar fait partie du groupe de Pontapartage, à Brest. Il écrit régulièrement. L'inspiration poétique lui est naturelle. Écrire sur la citoyenneté l'a amené à revisiter une part de son histoire.

Tof est membre du comité éditorial auquel il contribue notamment par ses chansons. « Torturé observateur fatigué » (Tof) de cette humanité qui part en c... ! et saltimbanque auteur, compositeur et interprète de son propre artisanat (d'après ses propres mots)...

Francine, Cyril, Franky et Dominique, du comité éditorial de la revue *L'Apostrophe*, contribuent eux aussi au dossier.

Citoyenneté : des devoirs et des droits (pour tous) ?

Qu'est-ce que la citoyenneté, comment s'exerce-t-elle, est-elle accessible et ouverte à tous et toutes ?... C'est dans le défaut d'accès à la citoyenneté – à ses droits pour les personnes les plus pauvres, en particulier – ou le rejet de l'engagement citoyen (en réponse au sentiment de rejet de la société) que peut se lire en creux la définition de ce qui fut et est encore (peut-être) un idéal républicain.

La citoyenneté, des visages, des visions, des pays, des paysages.
Des paysages, des pays sages, des pays rages, des pays courage !
Une citoyenneté tourmentée.

Des visages en quête...

Pourtant, la citoyenneté, c'est notre blé nourricier et vital, notre chêne solide et fragile, notre digitale magnifique et toxique, selon son utilisation.

Gageons que nous sachions, comme « *le lierre qui renaît de ses feuilles* », nous réinventer, réinventer notre citoyenneté, la réenchanter, à l'image du lierre qui ne meurt jamais.

Il renaît toujours de sa belle feuille, comme nous pourrions vivre en douceur avec toutes ces belles feuilles, si différentes les unes des autres qui ne se flétrissent jamais.

Quand Mme Citoyenneté va de soi, elle a la saveur sucrée salée du juste équilibre. Elle s'apprivoise. Elle est posée comme valeur fondamentale, comme bien commun à choyer et protéger. Elle est alors une valeur suprême, « *un sucrier plein de douceurs et enrobé de laine* ».

Mme Citoyenneté se reconnaît en chacun des habitants, elle les fédère. Elle partage, elle est « bonne parole », une parole juste.

Les pouvoirs sont publics, accessibles au peuple.

Elle se drape alors de blanc, le blanc du dialogue au sein de l'intérêt commun.

Mais quels intérêts communs aujourd'hui ?

Mme Citoyenneté se pare alors de noir, le noir du brouillard.

Mme Citoyenneté a alors du mal à avancer, à conserver ses routes et ses boulevards.

Sans vision politique, elle est face à une montagne enneigée inaccessible.

Les chemins s'amenuisent.

Des classes et sous-classes de citoyens, plus ou moins associés selon les réalités !

Le rapport droits/devoirs se couvre

de technocratie asphyxiant le dialogue
et la créativité humaine.

Mme Citoyenneté est-elle une case à cocher ? En être ou ne pas en être,
au prix du rejet et de l'humiliation ?

Qu'en est-il des migrants, des personnes vivant à la rue ?

Alors Mme Citoyenneté s'adapte aux possibilités, se fait une place là
où elle est acceptée et écoutée.

Elle avance pas à pas, au plus près de chez soi, dans des engagements locaux.

Mme Citoyenneté se démultiplie alors ici et là, dans des espaces à taille humaine,
dans le dialogue.

Elle ouvre des portes vers l'inconnu. Elle ose.

Pour Hanane, la citoyenneté rime avec respect : « Pour moi, originaire du Maroc, la citoyenneté, c'est le respect. Mobiliser toutes les personnes quelles qu'elles soient, particulièrement les responsables politiques. » Il s'agit de construire ensemble un monde où tous puissent vivre dans la liberté, l'égalité et la fraternité. Chacun, depuis là où il vit, porte ce souci du bien commun et du vivre ensemble et se sent à sa place en étant engagé. Les médias, les familles, l'enseignement ont un rôle dans la promotion de la citoyenneté.

Pour Marc, la citoyenneté doit rimer avec intégrer : « Par ma situation de handicap, j'ai fait dans ma jeunesse deux expériences. La première, c'est celle de mon enfance où je n'ai pas été reçu dignement. À ce moment-là, tout est devenu compliqué. Ma "différence" a été source de problèmes et de rejets. La deuxième était celle où j'ai intégré une école qui a su m'accueillir comme j'étais. À ce moment-là, j'ai trouvé autour de moi des personnes de cultures diverses qui me comprennent et des camarades de classe qui m'ont respecté, aidé à avancer. Pour moi, vivre la citoyenneté, c'est développer l'intégration, mieux encore l'inclusion de toutes les personnes quelles qu'elles soient. »

Pour Jeannette, la citoyenneté est la liberté de s'exprimer : « La citoyenneté, c'est la liberté d'expression dans la presse et dans les échanges entre personnes. Aujourd'hui encore, dans notre monde actuel, dans un

certain nombre de pays, il n'est pas possible d'exprimer ses idées, ses pensées, ses valeurs : nombre de journalistes sont emprisonnés, voire expulsés ou pire assassinés. Cette liberté est à développer et à préserver même si certaines idées ou prises de position peuvent être choquantes et dérangeantes. La liberté d'expression alors consiste à laisser s'exprimer toutes les idées. À chacun de pouvoir choisir librement d'adhérer ou non à diverses idées et d'avoir accès à des médias contradictoires pour forger ses opinions et s'engager. »

Pour Christophe, la citoyenneté est plurielle : « Il est impossible de parler de "citoyenneté" au singulier. Il vaudrait mieux l'employer au pluriel, au risque d'imposer une forme de citoyenneté. Dans ce cas, qui déciderait de "la" forme de citoyenneté dont les personnes devraient vivre ? Cela pourrait déboucher sur une forme de dictature où il y aurait d'un côté des décideurs et de l'autre des exécutants. Or il existe autant de "citoyennetés" qu'il y a de cultures et de manières de vivre, tant qu'elles incluent les personnes dans leurs libertés fondamentales et le désir de construire un monde solidaire. »

Citoyenneté : libertés individuelles et devoirs

Lorsqu'on parle de citoyenneté, on parle tout d'abord d'un ensemble de valeurs et



CHRISTOPHE HARGOUÏES / SCF

de libertés collectives, nécessaires pour le développement d'un État.

En démocratie on se sent libre, mais pas complètement car, en tant que citoyen d'un pays, on a des devoirs. Comme payer tes impôts, car sinon on te bloque ton compte où on saisit tes revenus. Payer le loyer pour ton logement, sinon tu peux te retrouver à la rue. Avoir une adresse, sinon l'administration ne te reconnaît pas. Avoir un passe sanitaire pour voyager où aller au restaurant, ou encore pour travailler dans certains métiers. Les libertés individuelles sont fondamentales pour nous car elles permettent aux individus de s'exprimer et de s'épanouir. Elles sont même un moyen pour l'homme de choisir quelle voie arpenter et donc, ainsi, décider ce qu'il veut devenir.

C'est pourquoi les libertés individuelles sont insérées dans la Constitution de la République et protégées par elle, parfois « rognées » face à l'intérêt collectif. Cela se comprend, mais on a tendance de nos jours à opposer ces deux notions alors qu'elles sont

simplement complémentaires. L'humain doit se sentir libre. C'est un besoin vital et une condition *sine qua non* pour construire réellement sa vie. Y toucher, c'est l'aliéner.

Individualisme *versus* citoyenneté ?

On le redit, les libertés individuelles ne sont pas forcément contraires à l'intérêt collectif. On entend dire souvent que l'individualisme serait la gangrène de notre société, que, pour être un bon citoyen, il faut avoir une pensée unique, penser en société et ne pas penser à nos propres libertés, nos propres envies, nos propres valeurs.

On ne peut pas, on ne doit pas regarder uniquement le collectif et la pensée unique – bien que fondamentaux – car les valeurs et les libertés individuelles restent aussi importantes pour le bien-être du ou des

citoyens et donc au bon fonctionnement d'une société démocratique : collective et citoyenne. Par pensée unique, il faut entendre le courant de pensée dominant et officiel, le « *mainstream* », le système en place qui régent la société et en donne les normes.

On est de plus en plus nombreux à contester le sens de la marche du progrès, qui nous paraît de surcroît imposé. On nous uniformise avec la notion de collectif, en raillant notre désir d'émancipation comme une forme d'égoïsme. Bref, soit on est avec eux, soit on est contre eux.

La volonté générale doit provenir de tous et de toutes et non pas d'une minorité puissante et agissante. Car cela ne serait plus une démocratie mais une oligarchie, au sens littéral du terme. Or ce n'est pas ça, la

France !

Nos libertés individuelles diminuent. Cela arrange les hommes politiques. Petit à petit, si l'on continue comme cela, où sera notre liberté ? Si on me prive de ce dont j'ai le plus besoin pour me sentir pleine-

ment citoyen, que l'on me prive de penser par moi-même, c'est finalement comme être pris en otage par cette société. Malgré toute cette pensée unique ou ces normes acceptées par la société, le fait de vouloir garder des valeurs, des libertés individuelles est nécessaire pour beaucoup afin d'avancer.

Accès aux droits : des sous-citoyens ?

Vu de l'étranger, la France est souvent citée comme le pays des droits de l'homme. Cet idéal a été réaffirmé par la constitution du 4 octobre 1958, socle de notre Cinquième République. En effet, il y est gravé que la France « assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion ». Vu de France, le constat semble moins idyllique, surtout pour les personnes vivant dans la précarité ou ▶▶▶

“ Et si la citoyenneté, c'était à chacun d'entre nous de l'écrire et d'en être acteur, depuis là où il vit, pour participer à la transformation d'un monde plus juste et fraternel ? ”

SOLUTION

« C'est d'abord à notre échelle qu'il faut commencer »

« J'ai pour projet de partir dans un village autonome. Un endroit où chacun peut cultiver son développement de pouvoir d'agir par ses talents et ses capacités. Un endroit où chacun a sa place, où on travaille en véritable respect des autres et de la collectivité. Je pense qu'aujourd'hui, peut-être plus qu'hier, nos actions au quotidien et notre façon de consommer vont nous permettre d'agir, tout en gardant nos valeurs morales et personnelles. Chacun travaille et apporte à la communauté... C'est d'abord à notre échelle qu'il faut commencer. »

Prendre ses responsabilités

Offrir son cœur

Unir ses enfants

Voir l'horizon

Ouverte à tous les problèmes

Informar les autres

Revoir ses amis

Davantage de joie

Aller aider les autres

Garder le moral

Impossible de ne pas sourire

Retour vers l'avenir

Lulu

▶▶▶ la marginalité : elles se sentent délaissées, voire oubliées, sauf au moment des élections où les politiciens, moralisateurs, nous assurent de l'importance du droit de vote ! À ce jour, rien n'est fait pour que le « bas peuple », le « petit citoyen », puisse en jouir pleinement. Les droits et la justice sont des outils importants pour se protéger. À ce jour, tu seras plus protégé si tu en as les moyens. Ce qui rend ces outils beaucoup moins accessibles aux personnes en situation de précarité. La justice est donc faite pour les plus riches, alors que les textes disent que nous sommes tous égaux face à la loi. La justice doit être un droit inaliénable pour tous, du plus faible au plus fort.

Justice : ça ne va pas ! Selon nos réseaux de relations et notre compte en banque, nous aurons plus ou moins de chances d'être défendu, de faire entendre notre voix.

Santé : ça ne va pas ! Nous n'avons pas les mêmes droits pour les soins. Nous allons vers une médecine de riches et de pauvres. *« J'ai accompagné une personne qui devait se faire opérer. Son médecin lui a prescrit un chirurgien en clinique privée. Elle bénéficie de l'assurance santé de la CMU [couverture maladie universelle]. Le chirurgien a refusé. »* Cet exemple n'est pas isolé. De plus en plus, nous sommes confrontés aux dépassements d'honoraires, aux délais qui s'allongent pour des rendez-vous de santé. Il n'est pas rare d'être confronté à des dépassements d'honoraires qu'une bonne partie de la population ne peut payer. Dans ce cas, il est possible d'aller se faire soigner dans les hôpitaux, mais au prix d'un délai encore plus long.

École : ça ne va pas ! L'école ne permet pas l'égalité des chances. Selon le statut social ou professionnel des parents, l'enfant et ses parents ont plus ou moins de capacités pour bien vivre l'école. Ce n'est pas si simple de comprendre les codes de fonctionnement dans l'école, se sentir accepté. Pas si simple

non plus le lien entre parents et enseignants quand la relation à l'école a, pour soi-même déjà, été difficile.

L'école passe par l'usage du numérique. Dans certaines situations, l'achat du matériel et la navigation sur les applications sont deux freins qui handicapent la famille et l'élève dans le travail à mener, les apprentissages. Aussi, le regard des autres parents, des différents professionnels de l'école, les préjugés peuvent toucher l'élève et sa famille.

Ces empêchements et ces mises à l'écart sont intégrés dans la jeune personne qui se construit et peuvent ne pas lui permettre d'avoir toutes les clés de l'intégration et de choisir des études et un métier.

L'égalité citoyenne, c'est comme un arc-en-ciel : c'est beau, c'est plein de couleurs, tout le monde peut la voir, mais pas forcément la toucher, ni y avoir accès.

Même si nous avons un regard critique sur la gouvernance de la France, pour autant nous mesurons le degré de protection et de droits que bien d'autres pays peuvent nous envier. Nous ne l'oublions pas. ■

DEVOIRS

Pour avoir des droits, il y a aussi les devoirs de chacun, les uns envers les autres. Des devoirs qui doivent être au service de nos valeurs fondamentales « liberté, égalité, fraternité », auxquelles finalement chacun aspire afin de pouvoir évoluer à son rythme, dans de bonnes mesures et en toute légalité.

SOLUTION

« La culture pour exprimer sa citoyenneté »

« La culture est importante dans l'expression de sa citoyenneté. Elle est même devenue, pour moi, un canal pour l'exprimer. Je participe, depuis peu, à des ateliers créatifs culturels : nous pouvons librement nous exprimer et surtout devenons acteurs d'un projet artistique et culturel. Je deviens une citoyenne active et non plus passive. Avoir accès à la culture, c'est comme semer une graine dans l'esprit des gens, sans trop savoir ce que cela va donner... ou pas. Mais cela vaut le coup d'essayer car il en restera toujours quelque chose. J'ai ouvert une petite porte vers l'inconnu. »

Pouvoir écouter

Oser parler

User de son pouvoir pour faire bien les choses

Voir la tristesse derrière le sourire

Oser avancer

Insatisfait

Revoir sa position.

D'un mot à l'autre

À travers les actions

Grandir de ses erreurs

Interagir avec les autres

Réagir sur des paroles.

Chantal

Être citoyen du monde

Que se cache-t-il derrière le slogan et refrain « citoyen du monde » ? Des droits, notamment celui d'habiter la planète et d'en tirer sa subsistance. Des devoirs, en particulier celui de la respecter et de la protéger.

Nous devons prendre conscience de l'équilibre fragile du climat et de notre écosystème. C'est un problème politique pour les dirigeants et aussi un combat citoyen. Les aléas climatiques vont engendrer de nouveaux problèmes à l'échelle mondiale. Des pans entiers de population fuiront en masse des pays au climat devenu invivable et devront trouver une nouvelle terre d'accueil. L'accès à l'eau sera aussi crucial. L'eau, comme l'air, doit toujours être à la portée de tous et ne peut faire en aucun cas l'objet d'un enjeu politique et économique. Commençons par des gestes simples et quotidiens qui deviennent des habitudes et des comportements différents. Il nous appartient, en tant que citoyen, de changer de mode de consommation en privilégiant, par exemple, la production locale et les petites exploitations. En plus, c'est souvent meilleur ! Dans un monde de plus en plus virtuel et dématérialisé, le lien nourricier entre l'homme et la nature semble tant distendu. Cela n'augure rien de bon car l'expression « garder les pieds sur terre »

prend ici tout son sens. Attention à se couper de son passé et de sa nature originelle.

« Il y a aujourd'hui à repenser la vie sur un mode qui est à la fois sobre et puissant, c'est-à-dire à intégrer une communauté humaine qui se contente de peu mais produise de la joie. »

Pierre Rabhi

« Je prône volontiers un retour aux valeurs de la terre comme les découvertes de la nature, le contact avec les animaux, le jardinage, la contemplation mêlée avec la méditation. »

Je me sens citoyen du monde, car je suis touché par la misère dans le monde, par l'écologie sur la planète ou encore contre la peine de mort dans le monde.

Je me sens citoyen européen, seul moyen de maintenir la paix en Europe et la solidarité entre les pays membres.

Je me sens citoyen français par mes racines et ma culture.

Je me sens citoyen de ma ville, car j'aime ma ville, par mes engagements dans les associations ou mes relations de voisinage et d'entraide. ■

INTÉGRATION

Se sentir citoyen : la fabrique de l'exclusion

Vouloir s'intégrer ne suffit pas pour réussir. Vivre dans une société trop normée produit une part importante de personnes « hors cadre », dans la marginalité. Cette marginalité est le fruit d'un cumul d'échecs, de rejets, de discrédits qui vous abîme, jusqu'à ne plus savoir faire, ou pouvoir faire.

Dans cette société, beaucoup se sentent aujourd'hui mal écoutés où même, pire encore, mis à l'écart, complètement hors société, rejetés. Être citoyen, c'est se sentir protégé, écouté. Aujourd'hui, ce n'est pas toujours le cas. Il est parfois vraiment difficile de se sentir citoyen face à des personnes qui vous mettent dans des cases. Elles sont réductrices et parfois pénalisantes, stigmatisantes.

Être « mis en case » fabrique de l'exclusion et renforce les inégalités sociales, culturelles et financières.

Je me sens jugé, non considéré, lorsque je suis appelé « profiteur ». Je me sens diminué par ces paroles et ces regards. La différence fait peur. Nos préjugés nous isolent et stigmatisent.

Je l'ai vécu, je l'ai subi, juste parce que j'étais différent. ■

Être un bon citoyen : quèsaco ?

Elles et ils se nomment Amirouche, Frédérique, Boris, Yawovi... Ils et elles sont étudiant·e·s et/ou travailleur·se·s, français·e·s ou étranger·e·s en France... Que pensent ces jeunes du groupe Young Caritas Paris – Cèdre de la citoyenneté ?

Le concept de « citoyen » a beaucoup évolué au fil du temps. On fait souvent référence à la démocratie athénienne (507 av. J.-C.) avec l'idée de la participation citoyenne aux décisions publiques. Toutefois, la différence vient du fait que les critères pour être reconnu comme un citoyen athénien diffèrent largement des nôtres, aujourd'hui. Chez les Athéniens, il faut déjà être un homme libre, né d'un père citoyen et d'une mère fille d'un père citoyen, et disposant de plusieurs droits de cité. Le citoyen ainsi reconnu doit être en âge de servir la cité par les armes et participer à la vie politique. *« Un bon citoyen est un individu qui se respecte et qui respecte les autres pour mieux vivre ensemble. Qui s'ouvre aux autres afin de mieux apporter son aide aux gens dans le besoin »,* explique Amirouche. *« C'est un individu qui pense à la fois à son intérêt et à l'intérêt général. »*

Pour Boris, il y a une question de vie dans un espace commun et de lien dans la citoyenneté : *« Pour moi, je suis un être vivant qui vit sur un espace avec d'autres vies. Les êtres vivants n'ont pas de frontière, mais un lieu où ils sont nés, où ils ont grandi et où ils créent des liens... »*

« La différence et la particularité mises au service général »

À la question de savoir s'il se sent citoyen, Amirouche répond : *« La question est très complexe. Je trouve ma place dans la cité en ce qui concerne le concept de la vie ensemble en ayant des responsabilités à prendre, des*

engagements à assumer et en agissant pour le bien commun. » Boris élargit un peu plus la notion de citoyenneté : *« Je me sens comme un citoyen du monde qui doit, par ses actions, respecter les autres vies et amener une amélioration dans la vie des prochaines générations. La différence et la particularité mises au service général sont une des plus belles choses et cette diversité doit servir à se grandir et non à reculer. »*

« Participer à la cité, à la vie publique, est-ce aussi aller voter ? »

Dans nos démocraties actuelles, la citoyenneté est liée à plusieurs critères, notamment le droit de sol, l'obtention de la nationalité... et le droit de vote est acquis à partir de l'âge de 18 ans. C'est un droit fondamental et il a été établi en France par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, même si celui-ci n'a été effectif pour l'ensemble de la population française qu'à partir de 1944, avec la reconnaissance du droit de vote des femmes, et 1974, avec l'abaissement de l'âge de la majorité. Dès lors, participer à la cité, à la vie publique, c'est aussi aller voter. C'est donner sa voix à une personne qui aura la responsabilité de la porter avec celle des autres, durant le temps d'un mandat. C'est lui confier une part de responsabilité dans la réalisation de ses projets et surtout pour œuvrer en vue de l'intérêt général. Est-ce que cette participation à la vie publique (par le vote, l'engagement, etc.) est importante, possible et à quelles conditions ?

« Il faut que chacun donne un peu de lui-même »

Pour Amirouche, « c'est une question de choix ». Ce n'est pas impossible. Car, « on a toujours un peu de temps à consacrer à ce genre de choses, car c'est important. Pour qu'il y ait un juste milieu, il faut que chacun donne un peu de lui-même ».

Frédérique, elle, se sent concernée par le vote. Elle trouve que « c'est un de nos moyens de choisir notre futur et le futur de notre société ». Cependant, « le choix est limité parmi nos politiques », précise-t-elle. « Ils viennent tous des mêmes écoles, surtout les principaux partis, ici. Même s'ils viennent de différents partis, ils font finalement à peu près la même chose, une fois au pouvoir. Il n'y en a aucun qui corresponde à mes convictions. De plus, je trouve les débats politiques stériles et ultra-médiatisés. Ils se battent sous forme de talk-show où finalement rien ne sort du débat. »

« Plus une démocratie, depuis longtemps »

C'est dans ce sens qu'abonde aussi Boris qui ne croit plus aux hommes politiques et aux partis depuis plusieurs années, car ceux-ci « amènent un cliivage fort et n'apportent pas de réelles améliorations ». Il a pris « le parti de ne plus aller voter à aucune élection depuis plusieurs années » car « il ne veut plus participer à ce système qui n'est plus une démocratie, depuis longtemps », surtout face avec cette vision court-termiste qui « ne répond plus aux attentes liées aux problématiques globales ». La prochaine fois que Boris se déplacera pour aller voter, « ce sera quand seront adoptées des règles comme, par exemple, le fait que, si plus de la moitié des personnes ne se déplacent pas, l'élection est annulée et les candidats ne peuvent plus se représenter ». Il est pour la généralisation de deux mandats maximum dans la vie politique à tous les niveaux, que cela soit national, local... Cela pour éviter les carrières dans la politique et pour faire en sorte « que

cela reste un engagement court », afin de pousser les élus à se mettre « réellement au service de la population ». Il pense donc que « beaucoup de réformes dans les institutions et la vie politique doivent être faites pour permettre au plus grand nombre de faire de la politique et se mettre au service des citoyens ».

Difficile pour une personne précaire de vivre sa citoyenneté

Frédérique, elle, se sent concernée par le vote : « Je trouve que la participation à la vie publique est importante pour tout le monde. Je trouve important d'avoir une pluralité d'opinions, d'idées, d'avis... au sein de la société. Cependant, je pense que cette participation ne devient possible que si on a le temps d'y penser et de s'engager, ce qui n'est pas forcément le cas lorsqu'on est en situation de précarité. » Cette précarité, elle l'a éprouvée quand elle a dû faire face à des problèmes financiers, quand elle vivait dans une situation difficile. Et, à ce moment-là, explique-t-elle, « pour trouver ma place dans la société, il a fallu que je me bouge, que je fasse les choses par moi-même. Je ne trouve pas que j'ai une réelle parole, ni que j'ai été entendue. En tant qu'étudiante, je parle surtout du Crous et de la ministre de l'Enseignement supérieur. Après des mois de confinement strict, ils ont finalement fait quelque chose. Il leur a fallu du temps, comme à chaque fois ».

Toutefois, tous et toutes trouvent l'engagement citoyen important. D'ailleurs, pour Boris, « l'engagement est essentiel, car c'est se mettre au service des autres » et il trouve important de le faire pendant la semaine. « L'engagement doit être impartial, sans contrepartie et apaisant. Je m'engage uniquement pour les causes que je trouve essentielles et justes pour permettre d'améliorer la société par mes actions et donner à chacun de vivre heureux et épanoui dans sa vie, et toujours dans un but positif. » ■

Yawovi Agbonkou

MUSIQUE

« L'humanité... »

Par Tof

Mes textes sont le reflet de ces vies d'échoués que je comprends mieux depuis que j'ai flirté pendant cinq ans avec la grande précarité, avant d'essayer de vivre à peu près convenablement avec ma compagne, en ayant 800 € mensuels... Donc, oui, j'en ai des choses à raconter avec cette plume qui, elle, ne triche pas...

Je sais que l'humanité est au fond d'un ravin
Pas un seul piolet pour remonter en surface
Pour redevenir celle, quand il y avait des humains,
Avec plus rien autour, pourtant il y a de la place
Que nos rêves deviennent, que volonté soit faite
Pour détruire cette haine et pour vivre au présent
Et pour que nos réveils sonnent comme des jours de fête
Plus jamais de « pourquoi », pas plus de « comment »...

Je sais que l'humanité ça n'veut plus dire grand-chose
Le peuple s'est planqué parfois en overdose
Derrière son écran, en y laissant son cœur
Ou en le sacrifiant au gré des *computers*
Elle a choisi son camp, sa voix et son destin
Parfois le poing levé mais, ça, il y a longtemps
Tout ça, c'est dans les livres ou dans les parchemins
Ouais, tout ça a vieilli, nous on vit notre temps
Où, dans l'humanité, il n'y a plus ce regard
Qui avant te disait : « Allez, viens, mon ami »
Avant que tout bascule, allez vite, viens t'asseoir
À plusieurs, on pourra pour que vivent nos vies
On pourra, on a pu décider de nos sorts
On est né pour s'entendre, pourquoi ça ne le fait pas ?
On nous parle, on nous met toujours face à l'effort
Comment l'humanité peut faire face à tout ça...

Pour que l'humanité reprenne tout son sens
Il faudrait habiter, ouais, sur d'autres planètes
Où personne ne se tue pour un litre d'essence
Que les pétrodollars ne soient plus une quête
Exit les frontières, les drapeaux et les ordres
Pour que ces nouvelles terres accueillent tout le monde
Je sais, c'est utopique, mais si on se met d'accord
Là, on pourra ranger toutes nos putains de bombes...

Alors l'humanité ne s'arrêtera pas
On ira, on verra et peut-être on vaincra
Toujours le poing levé, direction le combat
Mais pas à coups d'épée, en se donnant la main
Et, c'est sûr, on verra nos âmes se lever
Et nos cœurs aux abois sans plus les contrôler
Je suis toujours vivant et l'Amour je le fais
Je le donne, je le prends, je suis fait pour aimer...

Et quand « l'humanité » chaque année fait peau neuve
Je vais au festival, direction La Courneuve
Pour trois jours de musique, de bières et de rencontres
Entre jeunes et plus vieux, chacun refait ses comptes
Du camping à la scène, il n'y a qu'un chemin
Où on oublie la haine, où c'est ton cœur qui parle
Pour dire les mêmes choses sur un même refrain
Danser en overdose... pour que ce monde s'éclate... ■





« Mon père a servi la France »

Par Aomar Belaid

Aomar est un fils de harki. Son père s'est battu pour la France en Algérie. Pourtant, dans le regard des autres, il se sent toujours un « sous-citoyen ». Témoignage.

« **J'**ai de l'amertume, de la colère vis-à-vis de la France, même si rien ne se voit de l'extérieur. Mon père et mon oncle, algériens, se sont battus pour la France lors de la guerre d'Algérie. Ils se sont engagés aux côtés des Français, au prix de la vie de mon oncle (tué par l'armée algérienne pour trahison), de la santé que mon père a perdue à l'issue de cette guerre. J'avais 10 ans. De cette guerre, j'ai des souvenirs. Sachez-vous qu'à la fin de cette guerre, ma famille, comme tant d'autres, a été parquée dans des cabanes de bois à Rivesaltes (Pyénées) puis Magland (Haute-Savoie), des lieux sous silence, des lieux loin de tout ? Rivesaltes, c'est là que se trouvait le camp de transition à la fin de la guerre, pour ceux que l'on appelle "les harkis", ces Algériens qui ont choisi le camp des Français pendant la guerre d'Algérie.

Avec mes parents, nous avons débarqué à Rivesaltes en 1967. Nous avons vécu quelques mois dans ces camps entourés de barbelés. Ensuite, ils nous ont dirigés vers le camp final à Magland, en Haute-Savoie. Mon père a aidé la France. Or, durant ma vie, j'ai senti beaucoup de préjugés dans les regards. Vouloir s'intégrer, être un "bon citoyen", ne dépend pas que de la personne. Il dépend aussi du contexte, des personnes rencontrées et de leur ouverture d'esprit. Pour être considéré, je dois fournir plus d'efforts que d'autres, du fait de ma couleur de peau, alors même que mon père a déjà tant donné à la France ! J'ai fait mon chemin et j'apporte ma contribution du mieux que je peux. Le regard jugeant des autres reste difficile, quoique j'arrive à m'en extraire. C'est la première fois que je parle de cette partie de mon histoire. » ■

Démocratie imparfaite

Je vis dans une démocratie imparfaite
 Certaines choses me font mal à la tête
 Même au pays des Lumières
 Tout n'est pas clair
 Mais, par-delà le monde, la vie n'a pas d'importance.

Résident d'un quartier populaire
 La drogue devenue un butin de guerre
 Les mots n'ont plus de sens
 J'observe et je regarde une autorité en vacance.

Dans cette démocratie imparfaite
 Je vis et je meurs
 J'ai pris mon rôle à cœur pour rejoindre la liberté
 Pour embrasser les instants d'éternité.

Au sein de cette société
 Que, parfois, je trouve presque parfaite
 Je ressens le besoin
 D'un peu de délire pour me faire chanter la tête.

Il est un pays
 Que j'aime, dans sa démocratie imparfaite
 Sans le moindre souci, je peux me prêter à la fête
 Boire le verre de vin posé sur la table
 Dans mon costume de satin couleur liberté
 Sans subir les regards regrettables.

Je me souviens d'un passé, une histoire
 Il était une fois Rivesaltes, entourée de barbelés
 Une histoire triste et moche
 J'en ai gardé pour toujours les traces dans ma caboche. ■

Aomar Belaid

Citoyen bizarre

Au sein de la société fatiguée
Bon ou mauvais citoyen
J'ai peur que je n'en sache rien
C'est aux autres de le dire.

Dans cette société habillée d'argent
Parfois malentendante
Je peux le dire sans rien perdre
Voici le parfum d'un citoyen de bas étage
Je dors et je mange.

Au cœur de la clairière de mes origines
Voici mon visage hybride
Pour les regards qui me devinent
Pour être un bon citoyen
La note est insuffisante.

Citoyen bizarre
Venu par le chemin de l'Histoire
Assimilé par le boulevard de la Culture
Par soif de connaissance
Je me suis accordé le droit de me cultiver
Au-delà de la raison.

Citoyen étrange
Je viens d'une citoyenneté dégradée
La mauvaise boussole m'a égaré
La rencontre des femmes aimées
Ô combien, je me souviens
Le bonheur des amours passionnées, le paradis sur terre.

Homme étrange
Pour tout vous dire
Je ne sais pas vraiment
Si je peux revendiquer une place
Dans le tourbillon de la société
Je me suis noyé dans une vie qui me dépasse.

En courant après la vérité
Sans faux-semblants
Regardez-moi, je porte l'image du mauvais citoyen
C'est la faute à personne
Il pleut : les nuages seront contents. ■

Aomar Belaid

Au vote, citoyen !

Le vote – et son droit inhérent – est l'acte fondateur de la citoyenneté dans toute République. Par son biais, le citoyen peut s'exprimer et soutenir le candidat qui lui correspond. Ou pas. Débat.

– La liberté de vote est importante : il faut la préserver. Bien souvent, nous n'avons pas conscience de cette importance. Nos parents se sont battus pour ce vote. Certains pays n'ont pas ce privilège, ne le perdons pas ! Ne pas voter, ou voter blanc, c'est laisser la place à des partis politiques extrêmes.

– En démocratie, voter est nécessaire, voire essentiel, pour permettre à notre société d'avancer ou d'évoluer en fonction des choix de la population. Malheureusement, ce n'est actuellement pas toujours le cas.

– Est-ce que vous pensez être un bon citoyen si vous votez pour des idées qui ne représentent pas vos valeurs ? Est-ce que voter pour un candidat, quoi qu'il en soit et malgré nos idées, fera avancer les choses ? Est-ce que cela nous évitera vraiment le pire ? Je ne crois pas. En revanche, même si je ne vote pas mais que j'agis avec ou pour ma communauté, pour ma commune, pour mon pays, je crois que j'apporte autant ma contribution qu'une personne qui vote (utile) et qui, elle, n'agira pas forcément.

– À mon sens, l'utilité du vote n'est valable que si l'on se sait convaincu par les idées d'une personne. Je ne me reconnais dans aucun des candidats, ni ceux de gauche, ni ceux de droite, ni les autres. Les gens ne veulent pas voter pour les extrêmes, ni pour les mêmes personnes politiques qui se passent la balle de gauche à droite, avec la peur de l'extrême. Les gens sont déçus. Ils

n'y croient plus. Un exemple : en 1981, j'ai voté pour le Parti socialiste. Lors d'une discussion sur les élections avec mon patron, il me dit que j'avais tort de voter à gauche. Je devais voter à droite, je ne devais pas me plaindre de ma situation. Il ne connaissait pas ma situation familiale, ni celle de ma fratrie. Je lui répondis : « *Je vis peut-être bien mais j'ai connu la précarité et mes frères et sœurs la connaissent encore. Il faut que cela change !* » Puis le temps a passé. La politique de l'époque a développé l'assistantat plutôt que de donner du travail aux personnes. Pour moi, c'est essentiel de pouvoir vivre de son travail. La dignité, la reconnaissance, le regard des enfants, savoir pourquoi on se lève le matin, c'est important. Car se lever le matin et se diriger vers les associations qui donnent de quoi vivre, ce n'est pas ça la vie ! Dans les associations caritatives, il y a quelques années, on voyait des personnes qui avaient travaillé au noir et ne recevaient donc presque pas de pension de retraite. Maintenant, nous voyons beaucoup de jeunes et d'étudiants, et aussi des personnes qui sont issues de familles en précarité depuis trois générations. Coluche et les Restos du cœur, cela fait trente-six ans que cela existe.

– Pour ma part, je ne sais toujours pas pour qui je vais voter pour les élections présidentielles de 2022, ni même, et c'est encore plus grave, si je vais y participer. Actuellement, aucun candidat ne m'intéresse, je ne pense

donc toujours pas voter en 2022. Mais je pense que ce n'est pas pour autant que je suis un mauvais citoyen...

– Aujourd'hui, beaucoup de personnes votent « utile ». On ne vote plus pour une personne mais contre une autre, ce qu'on appelle le « vote utile ». Certainement, face à la menace d'un candidat qui me semble dangereux, j'irai voter pour l'autre. Mais cela relève plus d'un choix par défaut que d'un réel assentiment ou d'une conviction politique.

– Actuellement, le vote blanc n'est pas reconnu mais, pourtant, c'est un outil de démocratie très important. Il est temps de le reconnaître et de l'accepter afin de réduire les abstentions et prendre enfin en compte les attentes du peuple. Depuis longtemps, le Président qui nous dirige est élu par à peine 20 % de la population. Les personnes qui votent blanc se sont déplacées pour déposer ce papier blanc dans l'urne. Elles veulent dire : « *Je ne suis pas convaincu* » par les listes et candidats aux élections. Il s'agit d'un vote par dépit, une manière de dire qu'on n'est pas d'accord avec les candidats et leur programme.

– Le vote blanc est-il le signe d'un non-avis ou plutôt celui d'un souhait d'une autre politique ?

– Et si, au premier tour, le vote blanc comptait ? Et si était pris en compte, à chaque élection, le temps de maturation des projets, le temps du dialogue. Cela favoriserait-il plus une prise de conscience des besoins de la population ? La voix de l'ensemble des citoyens serait enfin reconnue, prise en considération. Pour le savoir, pourquoi ne pas permettre de compléter ce bulletin blanc par les valeurs, les priorités qui animent son propriétaire ? Pourquoi ne pas insérer un espace où les projets prioritaires pourraient être nommés ? Écrire toutes nos doléances, nos autres propositions, en même temps

que l'identité du candidat choisi. Ensuite, ces propos parviendraient au sommet de la pyramide. Puis, nous aurions des retours. Nous sommes nombreux à avoir été déçus de ne pas avoir de retours des rencontres avec les élus ou les ministres, lors de la crise des « gilets jaunes ». Si l'ensemble de ces étapes est suivi, nous serions acteurs et reconnus comme tels dans le processus de décision.

Pour le moment, c'est impossible. On nous laisse exprimer que deux mots : un nom et un prénom. Rien d'autre. C'est regrettable, car on se coupe de la sagesse du peuple et de ses nombreuses bonnes idées. Face à cette iniquité et ce sentiment de frustration, ceux qui votent blanc ont choisi la forme de réponse la plus noble et adéquate : une feuille vierge et un silence !

– Pourtant, si la prise en compte des idées qui se cachent derrière un vote blanc permettait de combattre collectivement contre les *lobbies* ? Car le système n'est plus dans les mains de nos hommes politiques. En effet, les capitalistes, les *lobbies* et notre façon de consommer, de surconsommer, forment notre système. Le pouvoir n'est malheureusement plus à notre échelle, celle de notre pays, mais à l'échelle mondiale, internationale ! À mon sens, il faudrait changer le système actuel pour que chacun puisse se sentir à sa place de citoyen.

– Oui, changer du tout au tout notre façon de vivre et de consommer ! Ce n'est qu'à partir de ce moment que nous pourrions évoluer différemment et construire un monde qui serait plus juste, plus fraternel, où chacun pourrait se sentir à sa place, comme citoyen. ■

SOLUTION

« Le pouvoir d'orienter nos choix de consommation »

« Face à une société d'abondance qui nous rend plus individualistes, plus informés et donc plus exigeants, nous avons aussi le pouvoir d'orienter nos choix de consommation. Chacun peut agir individuellement ou collectivement pour ce qui lui semble bon et juste. Pour moi, un des points importants serait de consommer autrement et de stopper le gaspillage, mais aussi de lutter contre la pauvreté. En tant que consommateur, le citoyen détient également un pouvoir. Car ce sont bien les achats, quotidiens et ponctuels, des individus (et des collectivités) qui composent concrètement le chiffre d'affaires des entreprises et multinationales dont le poids économique influence le pouvoir politique.

Par exemple, je préfère aller acheter mes légumes, fruits, œufs ou autres directement au marché chez le producteur local. C'est un peu plus cher mais toujours meilleur et en plus sans intermédiaire (ça, j'aime bien !). »

Prendre en mains
 Œuvrer positivement
 Union pour être plus fort
 Vivre ensemble
 Ouverture aux autres
 Inventer une solution miracle
 Réduire les inégalités

D'avantage de moyens
 Aider quand cela est possible
 Gagner la bataille de la misère
 Imaginer un avenir meilleur
 Remplir le frigo
 Gilles

SOLUTION

« J'agis au quotidien pour le bien-être de tous »

« Je contribue en donnant beaucoup de mon temps dans des associations qui se mobilisent contre l'exclusion et la pauvreté. Je suis citoyenne quand j'agis au quotidien et je m'engage activement dans la vie en société pour le bien-être de tous et le fameux "vivre ensemble". Je propose des temps de lecture auprès des personnes âgées, j'ai le souci de l'autre.

Cela me parle davantage, me semble plus concret et me donne un sentiment de proximité. »

Prendre le temps de pouvoir aider

Oser être auprès des autres

Unir pour avancer dans la vie

Vivre dans ma vie le meilleur possible

Oser se battre avec la vie

Inventer un autre monde

Rencontrer des amis que j'aime beaucoup.

D'être auprès des autres, autour des autres

Avoir la santé le plus longtemps possible

Garder un lien avec les nouveaux amis

Innover le futur pour prendre les bonnes directions

Retrouver le moral et être mieux dans mon corps.

Christine

Citoyens : habitants de la cité

Aux sources de la citoyenneté, la cité État grecque. Mais, aujourd'hui, comment se vit la citoyenneté à l'échelle locale, celle de la cité ? Regards de citadins.

Une ville est un collectif de voisins plus ou moins proches géographiquement et socialement. Elle peut être ouverte sur l'extérieur lorsqu'elle accueille des touristes. Elle est à la fois un espace de commerce, de culture et de patrimoine. Mais aussi source d'embouteillage, de concentration d'habitants, de pollution (les poubelles) et de stress.

Alors que certains se sentiront rassurés et accueillis dans le cœur historique, d'autres auront un sentiment d'insécurité face à des gestes d'incivilité. Pas facile de cohabiter, de vivre ensemble... Il y a, dans notre ville, des associations et des structures qui permettent aux habitants de créer du lien. C'est tellement important car on peut vite ressentir la solitude dans un espace où beaucoup de personnes circulent, mais ne communiquent pas entre elles. Peut-être que c'est plus simple dans un village où il semble régner le calme, où, par la simple habitude de se dire « bonjour » lorsqu'on se croise, on amorce un début de relation : le premier pas est fait, la communication peut s'installer et on a alors la possibilité de créer des liens plus profonds.

“ On peut vite ressentir la solitude dans un espace où beaucoup de personnes circulent, mais ne communiquent pas entre elles. ”

Viure la ville

Quand on arrive dans une nouvelle ville, avant d'y prendre sa place, on ressent le besoin d'observer. Comme si nous avions besoin d'un temps pour nous rencontrer, nous apprivoiser, un temps pour s'imprégner de ce nouveau décor offert à nos sens et qui ne demande qu'à être exploré. Car, dans ce cadre unique, se cachent des histoires. D'autres personnes privilégieront de mettre en valeur non plus les lieux et leur histoire, mais les rencontres humaines qui s'y déroulent.

On peut prendre le temps d'un bonjour chaleureux auprès des personnes rencontrées et décider de réaliser le deuxième pas dans l'échange, afin d'offrir la possibilité que ce lien s'approfondisse et, pourquoi pas, devenir un jour une profonde et solide amitié. Une disparité entre les quartiers d'une même ville semble exister. Et, pourtant, le regard extérieur posé sur un quartier semble réducteur et stigmatisant, la plupart du temps. On oublie que, derrière les actes d'incivilité ou de violence, se cache souvent une force d'entraide et de solidarité. ■

Être et Agir

Le café solidaire m'a sortie de la solitude.
J'ai alors décidé de lui donner de mon temps
en y étant bénévole.
J'offre du temps de lecture de journaux aux personnes
âgées à la maison La Retraite.
J'offre mon temps à l'association Emmaüs,
durant une vingtaine d'heures par semaine.
J'offre mes services en tant que bénévole.
J'offre mon travail.
J'offre mes idées pour une vie meilleure en ville.
Je sollicite les équipes municipales pour faire évoluer
les trajets de bus.
J'offre mon talent en dessin à qui veut.
Je n'ai pas l'impression encore d'apporter à la ville.
Je suis nouvelle ici.
J'offre à la ville mon optimisme, ma joie de vivre,
mes sourires, et j'ai le plaisir en retour
de voir s'illuminer des visages parfois fermés,
ce qui redouble mon plaisir.
Les gens sont ici, je trouve, beaucoup plus réceptifs
que dans des villes plus importantes.
J'offre mes colères, mes tristesses,
mon fatalisme à la ville.
J'offre mon égoïsme et mes peurs.
J'offre ma bonne humeur à ma ville, j'essaie de la faire
rire. Cette ville a besoin d'attraper des fous rires !
J'apporte à la ville mon sourire
et mon rire communicatif, lors de nos retrouvailles
entre amis sur la terrasse des petits cafés.
J'offre de mon temps pour que la ville s'embellisse
et la vie des gens aussi. ■

SOLUTION

« Un lieu pour la fraternité »

Le béguinage existe depuis le Moyen Âge. Ces bâtiments regroupaient à l'origine des femmes veuves ou célibataires. Le béguinage est un espace refuge tout en gardant son indépendance. Un lieu d'amitié, d'entraide, de prières pour ceux qui souffrent d'injustices, de maltraitance. On y soigne et cicatrise les corps et les esprits. Quelle bénédiction alors de pouvoir arriver faible et de poursuivre sa route avec la certitude que l'on peut vivre mieux et libre. Maris, frères et pères pouvaient être très injustes.

Aujourd'hui, on parle de béguinage pour un style d'habitat partagé et ouvert où l'on gagne à vivre ensemble. Pas tout à fait communauté, plutôt lieu de vie. Chacun a son passé. Mais on peut aider en s'ouvrant à l'autre, être conscient d'apporter avec une présence, un geste, un travail, un silence, un plus à sa vie et à celle des autres... En résonance avec les aspirations de fraternité de plus en plus fortes dans la société, ce type de structure progresse.

Pouvoir passer à autre chose

Ouverture d'esprit

Ultrasensible

Vivre en Norvège

Oser dire « non »

Interactions sociales

Réagir

Dessiner plus souvent

Agrandir mon cœur

Grandir mon courage

Inventer plein de choses

Rire plus souvent

Léa

ENTRETIEN

« La base de la citoyenneté : que chacun ait des droits en fonction de ses besoins »

Michel Pouzol, actuellement conseiller technique à la mairie d'Alfortville (Val-de-Marne), en région parisienne, a un parcours atypique au sein de la classe politique : tour à tour animateur radio, cinéaste et journaliste, il multiplie aussi les petits boulots avant d'être élu député (Parti socialiste) en 2012, après avoir vécu plusieurs années aux minima sociaux, dans un cabanon en lisière de forêt, avec compagne et enfants. Une expérience inédite qu'il a livrée à l'issue de son mandat en 2013 dans un livre, Député, pour que ça change. Il a coréalisé depuis un documentaire sur la pauvrophobie pour la chaîne Planète dans la série « Pourquoi nous détestent-ils ? Les pauvres » et prépare pour février prochain un essai sur la pauvreté (La pauvreté, une fatalité ?).

Les contributeurs de L'Apostrophe ont eu envie de le rencontrer par webcams interposées, pour recueillir sa vision de la citoyenneté et du politique. Entretien.

Franky : Quand on est en précarité, on est rarement entendu, on ne vous fait pas toujours confiance... Est-ce que le fait d'être en galère vous a collé à la peau ? Est-ce que vous avez réussi à vous débarrasser de cette étiquette ?

Ça commence dur ! Le plus difficile, je pense, c'est d'abord de se débarrasser de sa propre étiquette, celle que l'on se colle à soi-même. Où que je sois, et encore plus maintenant parce que je témoigne beaucoup, elle me colle à la peau ; c'est le sparadrap du capitaine Haddock ! Je passe toujours une partie de ma vie dans mon cabanon, dans ces moments les plus difficiles de mon existence, je n'en sors pas tout à fait. Alors est-ce que cette étiquette, on me l'a collée ?

Je n'ai jamais eu une vie très facile, mais j'avais la chance de faire ce que je voulais et

j'estimais que les difficultés que je rencontrais au quotidien étaient liées au risque que je prenais pour faire ce que je voulais. J'ai voulu être journaliste, faire du cinéma. Je galérais, je ne m'en sortais pas, mais j'étais seul, je me disais : « *Ce sont mes choix.* » Quand je me suis retrouvé vraiment dans la difficulté avec ma femme et mes enfants, la plupart des gens ne savaient pas ce qu'on vivait. On était planqués dans notre cabanon, les enfants allaient à l'école, faisaient du sport, on avait encore un peu de vie sociale... Beaucoup des gens que nous fréquentions à cette époque ont découvert notre situation bien longtemps après. Cette étiquette-là nous collait car on allait d'assistante sociale en assistante sociale. Vous connaissez le parcours : la CAF, les maisons de la solidarité... Tout le

parcours du combattant... Mais on était dans une logique de survie. Et ensuite, c'est allé assez vite finalement : on a vécu deux ans dans ce cabanon à Brétigny-sur-Orge, avant d'être suivis trois ans par une association, puis on a obtenu un HLM et, quelques mois après, on s'est inscrit dans un parti politique par hasard. Six mois plus tard, j'étais élu conseiller général. La plupart des gens qui avaient voté pour moi ne connaissaient pas mon histoire ; certes, je n'avais pas le look typique du politicien, mais ils ne connaissaient pas la profondeur de mes difficultés. Il n'y avait que quelques copains à la fédération socialiste

à qui je l'avais confiée, parce que je voulais qu'ils comprennent ce que veut dire vivre dans la pauvreté. J'avais dit à ma compagne : d'accord, on s'engage en politique, mais si ces gens-là veulent changer les choses, alors il faut qu'ils sachent et il faut qu'on témoigne. À cette époque, ma compagne ne voulait pas témoigner, car elle trouvait ça trop dur, elle évitait d'en parler autour d'elle. Le jour où je me suis confié devant les gens de ma section, j'estime que c'est la seule fois où j'ai fait preuve de courage.

Tout ça pour dire que l'étiquette est en fait arrivée quand j'ai été élu député, contre toute attente, trois ans plus tard. Je suis devenu le Rmiste qui entrait à l'Assemblée nationale et, en une semaine, j'avais fait la une de tous les médias nationaux. Mais, comme je ne voulais pas être le pauvre député ou le député des pauvres, je ne suis pas allé vers la commission des Affaires sociales, mais vers la commission des Affaires culturelles et de l'Éducation, des domaines dans lesquels j'avais des compétences liées à mon parcours professionnel. Je n'ai donc pas tout de suite eu cette étiquette-là... En même temps, ce n'est pas tout à fait vrai, car des gens me l'avaient déjà collée dans le dos...

« L'étiquette que l'on m'a attribuée. Celle qu'on m'a collée sur le dos, j'ai compris qu'on me l'avait collée bien avant ma naissance... »

Franky : J'ai vu des reportages lors de votre arrivée à l'Assemblée, et les premières questions que les journalistes vous posent alors portent effectivement sur votre situation...

Oui, car j'étais un mouton à cinq pattes à l'Assemblée : j'étais le seul mec qui était passé par le RMI. Les gens ne comprenaient pas comment on pouvait arriver à l'Assemblée avec ce parcours. Et, d'ailleurs, il n'y en a pas eu d'autre depuis. Le renouvellement de l'Assemblée n'a pas fondamentalement changé les choses sur ce plan-là. L'étiquette, c'est donc davantage la mienne que je porte, celle de mon histoire, de ma famille, de mon milieu modeste, plus que celle

que l'on m'a attribuée. Celle qu'on m'a collée sur le dos, j'ai compris qu'on me l'avait collée bien avant ma naissance...

Franky : Vous êtes-vous toujours senti réellement citoyen, surtout pendant cette période difficile, et comment êtes-vous parvenu à vous faire entendre ?

La question, je crois, on ne se la pose pas. Celles que l'on se pose au quotidien sont : comment on va faire pour manger ce soir ? Est-ce que le dossier de la CAF va se débloquent ? Est-ce que je vais trouver un petit boulot ? Est-ce que les enfants ne manqueront de rien, malgré tout ? On est là pour survivre. J'avais fait de la politique étant jeune, avant d'arrêter. J'étais toujours intéressé, mais ça ne me préoccupait pas plus que cela ; j'allais voter, c'est tout. En revanche, quand on vivait dans ce cabanon, on avait la chance d'avoir une amie qui payait pour le sport de nos deux enfants – des sports qui n'étaient pas des sports « de pauvre » : patinage artistique pour ma fille et hockey sur glace pour mon fils. Donc, tous les soirs, nous étions à la patinoire. À un moment donné, en raison d'une brouille, on m'a demandé de prendre la présidence

du club de patinage artistique. J'étais au RMI, les fins de mois commençaient le 5 et, en même temps, des gens pétés de fric m'avaient demandé d'être président... parce que j'étais un peu grande gueule et ma femme aussi ! Ma compagne, d'ailleurs, continuait à participer au dépouillement de toutes les élections, car elle considérait que c'était son devoir en tant que citoyenne. Elle a aussi très vite repris son engagement dans la paroisse en assurant des cours de catéchisme. On avait ainsi une espèce de façade, d'ambivalence. Cela nous a aidés par la suite. Même si, pour certains, le fait qu'on ait osé participer à la vie de la communauté alors qu'on traversait ces difficultés, ce n'était pas simple à accepter... Alors est-ce qu'on se sent citoyen ? Hon-

nêtement, je me voyais surtout comme un moins que rien sur le bord du chemin, à penser qu'on n'allait jamais s'en sortir... Il y a plein de questions que je ne me posais plus. Je vais vous raconter autre chose. Lors d'une grande messe dans le cadre du plan pauvreté lancé par le président Hollande et à laquelle j'assistais, un gamin accompagné par une association a dit un truc qui m'a déchiré en deux : « *Moi avant, quand je n'étais pas citoyen, je pensais que la vie c'était...* » Je l'ai arrêté : « *Comment peux-tu dire ça ? Tu as toujours été citoyen. Ta voix a toujours valu celle des mecs en face de toi.* » Je lui ai raconté quelque chose que j'avais appris longtemps après mon passage dans mon cabanon. Un jour, on m'a demandé : « *Est-ce que tu es toujours pauvre ?* » Et la réponse m'a sauté au visage : oui, c'est vrai, ça, ça n'a pas changé. Mais il y a une chose dont je suis certain : je n'étais pas plus intelligent à l'Assemblée que quand j'étais dans mon cabanon à compter les pièces jaunes, et pas plus idiot dans mon cabanon que certains jours au palais

Bourbon à débattre de la Constitution ou de la déchéance de nationalité. J'étais le même mec, avec les mêmes qualités, les mêmes faiblesses, à deux moments de sa vie, dans des conditions très différentes. Une fois qu'on a compris ça, que notre potentialité est beaucoup plus grande que celle qu'on nous assigne, alors on peut commencer à faire des pas en avant.

Franky : Pour vous, c'est quoi être citoyen ? Et c'est quoi ne pas l'être ?

Pour moi, il n'y a pas de non-citoyen. Être un citoyen dans la République, c'est avoir les mêmes droits que tous les autres. Le cœur de la citoyenneté, c'est le droit de vote : une voix égale une voix, d'où qu'elle vienne, du puissant comme du faible. Et la loi est là

« On a tous des choses à apporter à la société, à notre niveau, avec nos problèmes, nos valises sur le dos, nos handicaps, etc. »

pour protéger le faible du puissant. C'est ça l'essence de la citoyenneté. Le riche, le puissant n'a pas besoin de la loi.

Franky : Ce que vous nous dites, c'est dans les livres mais, dans la vraie vie, ça ne se passe pas comme ça...

Bien sûr, ça ne se passe pas comme ça, car on a oublié, car on ne veut pas se rappeler, se redire que c'est la base. Personnellement, je me bats pour le revenu universel, pour redonner de l'autonomie dans la vie des individus. L'autonomie, c'est pour libérer les énergies, libérer ce qu'on est en tant que citoyen. On a tous des choses à apporter à la société, à notre niveau, avec nos problèmes, nos valises sur le dos, nos handicaps... Je connais des gens dans la galère qui entraînent des gamins dans des clubs de sport ou qui donnent des cours d'alphabétisation, et je connais des gens pétés de fric qui ont pignon sur rue et qui n'apportent rien à la société. Sont-ils plus citoyens ceux qui planquent leur pognon en Suisse que ceux qui se battent au quotidien pour faire vivre leur famille ?

Quand
il n'y a plus
de TOIT
il n'y a
plus de
DROIT

On inverse les valeurs, on culpabilise toujours le plus faible. Vous, vous avez vécu la précarité, vous connaissez le sujet dont on parle, tout comme mes camarades du collectif de « L'Archipel des sans-voix » qui parlent au nom de leur propre expérience. Eh bien, ça, c'est un acte citoyen, politique : témoigner de ce qu'on est, de ce qu'on vit ; témoigner du fait que ce qu'on vit vaut bien ce que vit un autre.

Francine : J'ai 75 ans, j'ai connu la précarité jusqu'à l'âge de 20 ans, j'ai des frères et sœurs qui la connaissent encore. Avec le recul, je mesure que cela fait trente ans que la pauvreté ne recule pas. C'est bien de témoigner, je le fais également le plus possible. Le Secours Catholique m'a donné l'occasion de m'exprimer. J'ai, par exemple, pu participer à des instances interministérielles autour d'une stratégie pour lutter contre la pauvreté, mais ça n'a débouché sur rien ou presque, à part les petits-déjeuners gratuits à l'école. Je ne vois aucune avancée.

La réalité, c'est qu'il n'y a pas de vraie volonté politique dans ce pays, ni ailleurs, pour lutter contre la pauvreté. Mais, pour autant, des choses ont avancé. Il y a une différence entre une société qui a créé un RMI et une société qui n'en a pas : vivre avec 600 € ou 0 € par mois, ça n'est pas la même chose. Je le sais, je l'ai vécu. La prime pour l'emploi va dans le bon sens, les « territoires zéro chômeur de longue durée » sont une expérimentation qui vaut le coup, le fait qu'on s'intéresse de plus en plus à des dispositifs comme le revenu universel est un signal qui dit qu'une part croissante de la population a envie que ça change. Mais, effectivement, on est souvent en train de mettre des emplâtres sur une jambe de bois. Je l'ai vécu de l'intérieur, à l'Assemblée : c'était parfois tragique de voir qu'on faisait des économies sur la pauvreté.

« Une partie de la classe politique pense en effet que si vous êtes dans la galère, c'est de votre faute. »

Récemment, Emmanuel Macron a dit qu'on allait contrôler davantage les chômeurs parce qu'ils n'acceptent pas les emplois qu'on leur propose. Il y a quatre millions de chômeurs en France, et 300 000 offres qui ne trouvent pas preneur sur un mois. Mais, sur quatre millions de chômeurs, la moitié ne perçoit aucune indemnité, pas un euro. Vous pensez que ces gens-là ont envie de rester dans leur canapé ? Je ne connais que des gens qui se battent pour trouver un boulot et qui n'en trouvent pas. C'est ça, la réalité.

Donc, quand on nous dit qu'on va essayer de lutter contre la pauvreté de manière globale et qu'on nous tient en même temps ces discours, c'est qu'on nous raconte des mensonges. En revanche, je crois vraiment qu'il existe des dispositifs qui permettraient d'éradiquer la grande pauvreté. Je crois notamment que le revenu universel peut réduire la grande pauvreté de façon spectaculaire. Mais, effectivement, une chose est claire : si les dix millions de personnes qui vivent sous le seuil de pauvreté de ce pays votaient massivement, on parlerait moins d'immigration et plus de pauvreté. Sauf que les déceptions successives de ne pas voir la vie s'améliorer font qu'ils ne vont plus voter.

Quand je suis retourné dans ma cité HLM pendant ma campagne électorale [pour un second mandat], j'ai vu que rien n'avait changé dans la vie des gens. Souvent même,

ça s'était durci. J'ai fait partie d'une majorité qui a fait croire aux gens qu'on allait travailler pour eux. Mais ce n'est pas vrai ! Quand on a créé la prime d'activité, elle a été sous-budgétée par Bercy. J'avais demandé dans la loi que tous ceux ayant droit à cette prime reçoivent un courrier les informant de ce droit. Eh bien ce gouvernement de gauche a refusé ! Il y avait une opération budgétaire derrière. Et puis nous avons des

adversaires dans un système libéral qui se fichent pas mal de laisser des gens sur le bord de la route. Notre situation n'intéresse pas tout le monde. Un ministre m'a appelé un jour pour me dire : « *On compte sur toi pour tel vote...* » J'étais « frondeur », donc pas souvent d'accord avec ce gouvernement... Ce ministre me dit : « *Bon, toi, vu ton histoire, tu défends les pauvres, on ne t'en veut pas, c'est normal. Mais sache que, même à gauche, il y a beaucoup de gens qui pensent qu'on fait déjà beaucoup pour ces gens-là.* » Quel mépris... ! Une partie de la classe politique pense en effet que si vous êtes dans la galère, c'est de votre faute. J'ai eu la chance d'avoir eu une assistante sociale qui nous a aidés, orientés vers d'autres gens. Je sais à quel point tout seul je n'y serais pas arrivé.

Francine : Pour moi, c'est inadmissible que des gens acceptent d'être bien alors que d'autres vivent dans la pauvreté. Je connais plein de familles chez moi dans le Pas-de-Calais qui se lèvent tous les matins en pensant qu'elles vont aller aux Restos du cœur. Vous trouvez ça normal ?

On est du même côté de la barrière, Francine ! Ce n'est pas normal, mais ça existe. Et si on compte sur ces politiques, ça ne marchera pas. C'est pour cela qu'il faut témoigner et se battre. Plus la prise de conscience est grande, plus le mouvement avance. En revanche, c'est un mouvement lent par rapport à la puissance en face à nous. Mais le combat continue, Dieu merci, beaucoup de gens se battent, résistent.

Clarisse : La participation des plus précaires, comment peut-elle être portée ?

Ce qui est terrible, c'est qu'on a reculé. Une place a été supprimée au Cese [Conseil économique social et environnemental] pour ATD – Quart-monde. Et, en même temps, il y a quelques années, dans ces instances-là, la parole des plus précaires n'était pas entendue, ils ne siégeaient pas. Mais c'est vrai que c'est très difficile. Quand j'étais

dans mon cabanon, j'avais autre chose à faire qu'aller témoigner, j'avais d'autres sujets à traiter que d'aller dans des réunions politiques...

Francine : Ce qui est dommage, c'est que, quand vous avez été député, vous n'avez pas pu amener des gens avec vous...

La démocratie, c'est ça ! Mais j'ai fait avancer des choses. On a fait un grand truc avec ATD – Quart-monde : on avait reçu de nombreuses personnes venues témoigner dans l'Hémicycle. Mais si vous pensez qu'il suffit d'ouvrir une porte dans un monde cadenassé et qu'un député a le pouvoir de renverser la table, ce n'est pas vrai... En revanche, on peut mettre les gens en mouvement, faire monter la colère... Pas parce que le prix du gasoil augmente mais parce que des gens ne mangent pas le soir, n'arrivent pas à se chauffer. Mais ce sont des combats difficiles...

Franky : Est-ce que ne pas voter nous disqualifie en tant que citoyen ? Nous sommes divisés sur la question... Certains d'entre nous n'imaginent pas ne pas voter, d'autres affirment qu'ils n'iront pas voter. Personnellement, je ne vote plus, pour différentes raisons. La première, c'est que je n'ai plus confiance, j'ai été trop souvent déçu. De plus, j'ai souvent l'impression de me retrouver face à des personnes malhonnêtes (qui, pour beaucoup, ont des casiers judiciaires). Passé cela, je n'arrive plus à me retrouver, à me reconnaître dans la politique, dans mon pays, dans aucun parti politique, ni en aucun de ces hommes. Pour moi, le vote utile ne m'apporte rien et je ne suis pas certain que cela apporte réellement quelque chose à la France. Je préférerais alors le vote blanc qui, à ce jour, n'est malheureusement pas reconnu. Est-ce irresponsable de voir les choses ainsi ? Suis-je anticitoyen ?

Pour moi, ce n'est pas irresponsable. Je peux comprendre le découragement, les promesses non tenues, les mensonges... Je voudrais quand même souligner que le pro-

blème du non-vote ne concerne pas seulement les milieux populaires. Il touche aussi les classes moyennes, les jeunes, d'où qu'ils viennent, à part une partie de la jeunesse qui vote pour le Rassemblement national... Je pense que la Cinquième République est à bout de souffle, qu'elle n'est plus crédible. Je n'ai jamais cru à l'homme providentiel, mais j'y crois aujourd'hui encore moins. Du coup, je m'accroche aux idées. Je me tourne vers les candidats à la fois porteurs d'une espérance au niveau social et environnemental, deux choses fondamentales si on veut que nos enfants aient un avenir. Car

on ne peut pas avoir des jeunes de plus en plus pauvres, des retraités de plus en plus pauvres et, au milieu, des salariés qui vivent de plus en plus mal... C'est explosif.

Alors est-ce qu'on est irresponsable ou encore citoyen si on ne vote pas ? Je pense, pour ma part, qu'on est citoyen de fait, que cela nous est donné. Alors bien sûr, pour ma part, j'ai été élevé dans l'idée qu'on allait voter quoi qu'il arrive, que c'était un devoir... Une chose est sûre, c'est qu'une partie de la population ira toujours voter, et ce n'est pas celle qui se préoccupe le plus de nous, de la pauvreté. Je préfère donc aller voter, au cas où...

Mais on peut être citoyen de plein d'autres manières. Vous, vous êtes bénévoles au Secours Catholique, vous êtes des citoyens car vous amenez quelque chose à la société.

Francine : Être citoyen, c'est aussi ne pas tolérer les injustices de la vie. Par exemple, que certains dorment dans des chambres à 6 000 € et d'autres dans la rue. Je n'accepte pas non plus qu'un Président soit élu par 20 % des électeurs... La comptabilisation des votes blancs changerait la donne, mais personne ne s'y intéresse !

Si, plein de politiques s'y intéressent, notamment à gauche. Mais il faut que la majorité

le souhaite... Vous savez, j'aurais aimé être député plus longtemps, mais je me suis fait battre, et bien battre ! [Michel Pouzol a soutenu le candidat socialiste Benoît Hamont à la présidentielle de 2017, puis il a été battu aux législatives.] C'est comme ça...

La prise en compte du vote blanc, j'y suis favorable, mais je pense qu'elle ne changera pas grand-chose. L'expérience en Belgique le montre. Ce qu'il faut, c'est multiplier les interventions dans la société, témoigner, expliquer... Même dans des soirées débats auxquelles je suis convié pour témoigner, et où le public est un peu sensibilisé, j'ai

constaté qu'il y avait une méconnaissance des réalités de la pauvreté.

Clarisse : Comment retisser la confiance pour renouer avec le vote et la participation ?

C'est compliqué... Je pense qu'on retissera de la confiance avec un nouveau personnel politique, pas avec des gens formés de la même façon depuis quarante ans, dans les mêmes écoles, les mêmes villes... À l'Assemblée, il y a peu de paysans, peu d'ouvriers, pas de petits commerçants, pas de diversité culturelle. L'Assemblée ne ressemble tout simplement pas au peuple de France. Moi, je n'avais pas toutes les tares : j'étais un homme blanc de plus de 50 ans... J'avais au moins ce créneau-là, le plus classique à l'Assemblée ! Par la loi, nous avons obtenu dans les collectivités territoriales la parité absolue, il faut maintenant convaincre l'Assemblée. Cela dit, je pense que la Cinquième République est obsolète, et je suis en accord avec ceux qui souhaitent une Constituante et un Parlement où toutes les sensibilités seraient représentées, proportionnellement aux suffrages qu'elles remportent. C'est donc un changement des institutions qui est nécessaire.

« À l'Assemblée, il y a peu de paysans, peu d'ouvriers, pas de petits commerçants, pas de diversité culturelle. »

Nous, à notre niveau, nous ne pouvons que lancer des alertes. Quand je vois quelqu'un monter au créneau sur la pauvreté et l'exclusion, je me dis : c'est déjà cela de pris, dans le contexte global qu'on connaît...

Mais, oui, il faut changer le système politique, car c'est lui qui a conduit à la défiance et à l'impasse. Il faudra être révolutionnaire, d'une façon ou d'une autre...

Francine : En faisant confiance aux plus petits...

Dominique : Face à la crise de la citoyenneté, comment unifier davantage les citoyens en prenant en compte leurs aspirations individuelles ? Car on ne se retrouve plus dans la notion de citoyenneté. Comment la redéfinir, la réinventer à la base, pour que chacun s'y retrouve ?

Déjà, il faut arriver à désunir l'idée de citoyenneté et les problématiques personnelles. Porter un message citoyen dans une société, c'est essayer de penser la société dans sa globalité ; et la société dans sa globalité, ce n'est pas une accumulation d'intérêts individuels. C'est d'autant plus compliqué quand votre situation quotidienne n'est pas celle de la plupart des gens. Quand on est dans la galère, les

journées n'ont pas la même durée ; quand vous ne savez pas ce que vous allez manger le soir, les heures sont plus longues et les fins de mois sont beaucoup plus longues également ! Quand tout va bien, comme pour moi quand j'étais député, vous pouvez travailler 80 heures par semaine : en rentrant le soir, vous n'avez pas peur que vos enfants aient eu froid, pas assez à manger ni ne puissent partir en vacances... Ça change tout !

Si on veut reprendre en main la citoyenneté, la base est donc de considérer chacun comme un citoyen. Si on a l'impression qu'on est des citoyens de seconde zone, que la moitié du monde n'est pas faite pour nous... Rendez-vous compte que, pendant

le confinement, on a énormément parlé de la fermeture des restaurants et des pistes de ski : mais la moitié des Français vont au maximum au restaurant une fois par an, et 30 % seulement vont aux sports d'hiver (et pas chaque année) ! Forcément, au bout d'un moment, on ne se sent pas citoyen.

En France, il n'y a pas d'assistanat, comme certains le disent, il y a de la solidarité. La solidarité – et on en revient à la République et à la citoyenneté –, ce sont des droits votés par le Parlement pour ceux qui n'en avaient pas. Les mécanismes sont insuffisants, trop compliqués à utiliser, mais c'est bien un principe de solidarité nationale qui a été érigé en valeur. Ça, c'est important. Si on arrive à avoir un degré de solidarité plus élevé, on va redonner du sens à la citoyenneté. À nos parents, on disait : « *Vous allez travailler toute votre vie, mais vous allez pouvoir payer des études à vos enfants qui vivront mieux que vous.* » Aujourd'hui, ce n'est plus vrai. Alors, à quoi bon faire des efforts pour travailler quand des millions de personnes qui travaillent à temps plein

vivent mal ? On est aujourd'hui plus pré-occupés par le CAC 40 et les grands financiers que par les gens qui perdent le sens de la citoyenneté... À un

moment donné, cela deviendra explosif... La citoyenneté passe par le fait que chacun a des droits en fonction de ses besoins. C'est ça, la base.

Dominique : Peut-on se considérer citoyen du monde sans être citoyen de la nation à laquelle on est lié ?

Je suis sportif, donc chauvin [sourire]. Mais oui, je me sens citoyen du monde. Face au changement climatique notamment, on ne peut plus se sentir uniquement franco-français, recroquevillé sur son village. On fait partie d'une globalité. Alors, est-ce que cela apporte des solutions ? Je me dis qu'il y a peut-être des pays qui vont être obligés de

“ Si on arrive à avoir un degré de solidarité plus élevé, on va redonner du sens à la citoyenneté. ”

passer à des mesures de solidarité spectaculaires et qui vont nous montrer le chemin. Vous savez, malgré tout le pessimisme, tout ce que j'ai traversé, j'ai au fond de moi quelque chose toute naïve, toute bête, qui croit que quelque chose peut germer, pousser, que cela peut faire des grands arbres et des forêts, à l'ombre desquels nous pourrions nous reposer tous ensemble.

Quand je raconte mon histoire, je verse de l'acide sur mon passé, ça fait mal, mais je sais que cela peut apporter un peu d'espérance à certaines personnes, que cela peut en faire bouger d'autres. Et puis, vous, vous êtes là... Les associations, elles aussi, travaillent de plus en plus ensemble. Je me dis que, de tout cela, il peut sortir quelque chose, il peut advenir un nouveau citoyen tourné vers son voisin, sa voisine, qui tendra la main avant de demander qu'on l'aide, lui.

Franky : De plus en plus de personnes désirent changer de mode de vie, sortir du système actuel, en s'installant dans des villages autonomes, des éco-hameaux, des cabanes... pour prendre leur distance avec le système et l'hyperconsommation qui va avec, se retrouver sur des valeurs de respect de soi et des autres. De plus en plus de maires commencent à accepter ces villages. Pour ma part, je pense que ces microsociétés peuvent faire évoluer le système. Qu'en pensez-vous ? Est-ce anti-citoyen de vouloir vivre ainsi ? Par ailleurs, sommes-nous mauvais citoyen si on pense d'abord à soi avant de penser au collectif ?

Tout ce qui permet de réinventer la manière de vivre en société est une bonne chose : plus sobres énergétiquement, plus proches de la nature qui nous accueille... il y a plein d'expériences en France. Pourquoi pas, tant que l'on n'impose pas son mode de vie aux autres. En tout cas, sortez-vous de la tête l'idée de « bon » et de « mauvais » citoyen. Si vous voulez vivre sous une yourte, c'est votre choix.

“ Il faut réinventer son quotidien, avec ses voisins, dans la sobriété, dans la solidarité. ”

Penser à soi avant de penser au collectif est en revanche une erreur. Construire une société sur l'individualisme absolu, c'est la loi du plus fort et ni vous ni moi ne sommes du bon côté du fusil... C'est donc collectivement qu'on peut avancer et ces expériences sont d'ailleurs souvent collectives. Il faut réinventer son quotidien, avec ses voisins, dans la sobriété, dans la solidarité. Expérimentons, ten-

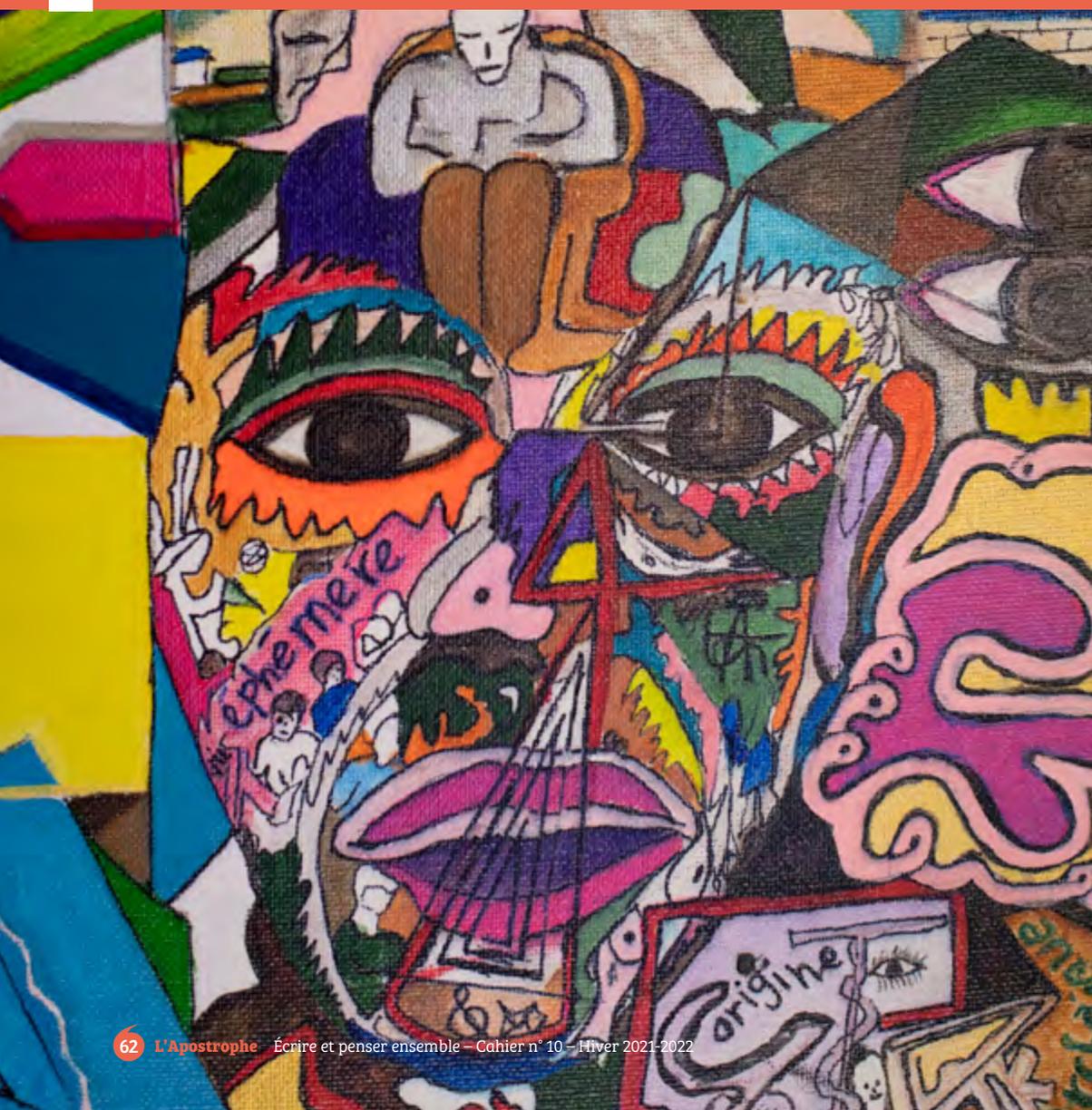
tons... pour être des citoyens responsables de leur environnement social et humain.

Dominique : Le revenu de base, que vous appelez de vos vœux, est-il une avancée pour la citoyenneté ? Où en est l'idée ?

L'idée intéresse plein de gens, dans beaucoup de pays. L'argent existe. Le revenu universel, c'est le principe de partager la richesse produite depuis soixante-dix ans et dont nous sommes tous héritiers. Une fois que le revenu universel permet de répondre aux besoins fondamentaux (se loger, se nourrir, se cultiver, etc.), alors on peut mettre notre énergie à d'autres sujets que ceux de la survie. Par exemple, être aidant pour un proche dépendant ou bien monter son entreprise de maraîchage bio... C'est un outil d'émancipation, d'autonomie et de choix pour chacun, qui sont les bases de la citoyenneté.

On va se battre pour faire progresser cette idée. À l'image du développement du téléphone pour tous sur le continent africain qu'on croyait impossible à réaliser avant l'arrivée du téléphone mobile, je me dis que certains pays, face au mur de la pauvreté, seront peut-être obligés de contourner l'absence de dispositifs sociaux en choisissant directement de passer au revenu universel. Ce qui nous poussera forcément à nous l'approprier une fois que le modèle fonctionnera. Vous voyez, il n'y a pas qu'un seul chemin pour y arriver. C'est ce qui me donne de l'espérance ! ■

Parce que, pour s'exprimer, les mots ne suffisent pas toujours, cette rubrique ouvre les pages de votre revue à des œuvres plastiques – photos, tableaux, sculptures, compositions, etc. – de tous horizons. Une autre dimension.



« Quant au reste, nous verrons bien ! »

Les œuvres picturales et les textes qui suivent ont pour auteur Faso Séverin Faso, rencontré dans un centre d'hébergement parisien.

Photos : Élodie Perriot / SCCF

Faso Séverin Faso peint, écrit, joue des percussions... Il vit à la Cité Notre-Dame, un centre d'hébergement géré par Cités Caritas, rue de la Comète, à Paris. Un généreux voisin, propriétaire d'une boutique de restauration de meubles et d'objets anciens, lui a permis d'y installer son petit atelier de peinture. Il lui a également offert la chance d'exposer ses œuvres.

Originaire du Congo-Kinshasa, arrivé en France en 2003, Faso Séverin Faso n'a pas de titre de séjour. Pour autant, il lui est impossible de retourner dans son pays natal. « *Je suis libre mais condamné* », dit-il. Il compte : cela fait dix-huit ans qu'il ne peut pas travailler légalement, qu'il multiplie les démarches, qu'il traverse des périodes qu'il qualifie pudiquement d'« *agitées* ».

« *La peinture, c'est comme une thérapie pour moi, explique l'artiste. Ce que j'ai traversé, ce que je traverse encore, j'ai décidé de le transformer en une force d'expression qui me donne le pouvoir de créer, d'imaginer.* » « *Je matérialise ce que je ressens, ce que je pense bien pour la société, poursuit-il. Il y a des solutions, d'autres façons de voir les choses que ce que l'on entend.* » « *L'art chez moi, c'est pour exprimer une émotion ou symboliser une réflexion, avance-t-il encore. J'exprime des symboles issus de ma culture, que j'associe à ce qui m'entoure. Je suis un grand observateur : de la société, des comportements humains. En revanche, c'est difficile de parler de soi quand on est en difficulté.* »

Il le fait pourtant, en filigrane de ses peintures et ses textes. « *Je vous souhaite une bonne santé, quant au reste, nous verrons bien !* », conclut Faso Séverin Faso, ainsi qu'il a l'habitude de ponctuer chacun de ses échanges. ■



Prouerbe

La parole d'hier ne fait pas de bruit aujourd'hui,
Mais elle laisse des traces qui peuvent faire du mal aujourd'hui.
En fin de compte, ce ne sont que des paroles inconscientes,
Les oublier te rendra joyeux.
Pour éviter l'ennui, j'écris comme un Noir, un Congolais,
Parfois comme Aimé Césaire.
Pour inventer la nuit, je pense à la terre et ses histoires,
Pour dépasser minuit, j'ai des idées prémonitoires,
Pour éviter l'insomnie, j'appelle mes anges d'espoir.
La colère ne peut pas allumer une bougie,
La colère est un gaspillage d'énergie,
Tandis que la courtoisie est l'essence de la magie.
Comme d'habitude, la politique actuelle n'a pas d'éthique,
Chaque époque a ses comiques.
Les semeurs de confusion sont ceux qui n'ont plus de vision.
L'horizon dans le ciel est si loin,
Je regarde les nuages qui disparaissent.
L'étendue de la terre est si vaste,
Je pense aux humains qui disparaissent.
On parle souvent du vivre ensemble,
Mais moi je préfère le faire ensemble.
Moi, je vous souhaite la bonne santé,
Quant au reste, nous verrons.

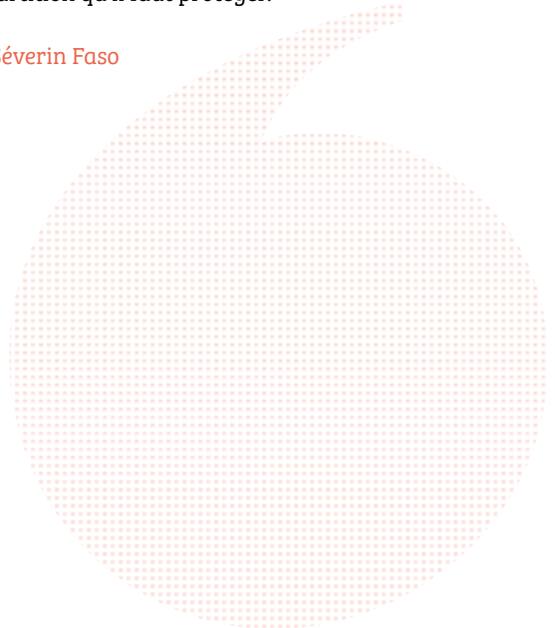
Faso Séverin Faso



Partition

La vie est une belle partition
Tandis que l'amour est un hymne chanté à deux sens.
Ma silhouette sur le tien reflète l'idéal.
Autour de ton oreille, mes paroles circulent
Avec tes yeux perçants et ta bouche où repose un charme calme sans bruits.
Mon cœur cherchant ton doux baiser et garde une place pour toi.
Dans mes bras quand je te présenterai à toute la terre jalouse,
Ce jour-là, on verra nos merveilles rêves nous faire jouir en caressant ta main pour aller de l'avant.
Quand ta main te permettra de m'accompagner vers de nouveaux horizons,
La mienne veillera pour toi,
Main dans la main, nous guidera vers les nouveaux horizons et nous inspirera le bonheur.
Je n'aime pas te voir pleurer, tes larmes me brisent et me rendent triste.
Mon cœur chante sa gloire à toi, il chante et écrit sur toi.
Quand nous serons réunis, nous serons émus et nous jouirons trois et plus encore.
Femme, je te l'avais déjà dit que je t'aime. Que je t'aime.
La vie est une belle partition qu'il faut protéger.

Faso Séverin Faso







La terre et les enclos

[Couplet] La terre et les enclos, trop, c'est trop,
Des murs des prisons et des cages closes,
On ferme des frontières comme des cages closes,
On remplit des papiers de cases closes.

[Refrain] La mer qui avale, les vagues les emportaient,
Ces hommes et ces femmes, qui cherchaient à s'évader
D'une immense prison sans barreaux ensoleillée,
Pour des cages immondes, y croupir sans respect.

[Couplet] Je ne peux pas oublier tous ces enclos,
Je ne peux pas abandonner de dénoncer
Toutes ces cages et ces cases closes à cocher
Qui dénoncent à coup sûr, sur un trait de stylo.

[Refrain] La mer qui avale, les vagues les emportaient,
Ces hommes et ces femmes, qui cherchaient à s'évader
D'une immense prison sans barreaux ensoleillée,
Pour des cages immondes, y croupir sans respect.

[Couplet] Garder l'espoir au cœur, la volonté de faire,
Dépasser l'affliction, la peine et la détresse,
Retrouver dans l'horreur un espoir incendiaire
Qui rendra à ces humains honneurs et noblesse.

Faso Séverin Faso



Je traverse

Chacun a son époque, moi
Je traverse mon temps parmi l'immensité qui coexiste.
Je traverse les rues, les quartiers, les villages et les villes,
Sur les routes, il y a des rivières, des ruisseaux, des vallées et des montagnes.
Tous les jours, je croise les humains de tous les âges.
Je suis comme un oiseau fier de ses plumages, animal de prairie sans plage,
Je suis une fleur qui a éclo sur le rivage entre les marguerites et les saxifrages,
Le jour où les abeilles dansaient au fond des nuages.
Oui, maman, je sais que tu t'interroges, garde ton courage.
Je reviendrai, je ne croyais pas que ça serait un long voyage.
Oui, la vie est une longue traversée,
Je veux écrire mes chapitres et mes versets que je veux adresser à ce monde controversé,
Où certains te regardent de travers, d'autres ont les yeux qui fuient.
Dans ma plénitude de chaque instant, je sais que chacun est dans son état d'esprit,
A sa respiration et son regard.
Nous circulons à pied, en train, bus, métro, avion, bateau ou vélo.
Dans cette expérience de la vie permanente pour toutes les générations,
Seul le regard tendre prime,
Qui veut dire, qui compte et qui guide l'amour qu'on apporte aux autres,
Pour atteindre l'amour en soi
Qui est le suffrage de la paix.
Je vous souhaite la bonne santé,
Quant au reste, nous verrons bien.

Faso Séverin Faso

Pas de droits sans toit

[Couplet] Qui sommes-nous ? Dans les douleurs des âmes,
C'est comme si on ne voit pas tous ces drames.
Si tu n'as pas d'adresse, on vit avec le stress
Tous les jours, c'est le combat, on baigne dans la détresse.
Quel souvenir, d'une nation qui t'oublie,
Qui te prive d'un abri.
Les humains pensent-ils à l'envers.
Quand tu croises leurs regards, ils regardent de travers.

[Refrain, deux fois] Pas de droits sans toit, y a des toits pas pour moi,
On n'a pas la même chance, y a des toits pas pour toi,
Pas de droits sans toit, y a des toits pas pour lui.
On n'a pas la même souffrance
Sans toit, sans droits.

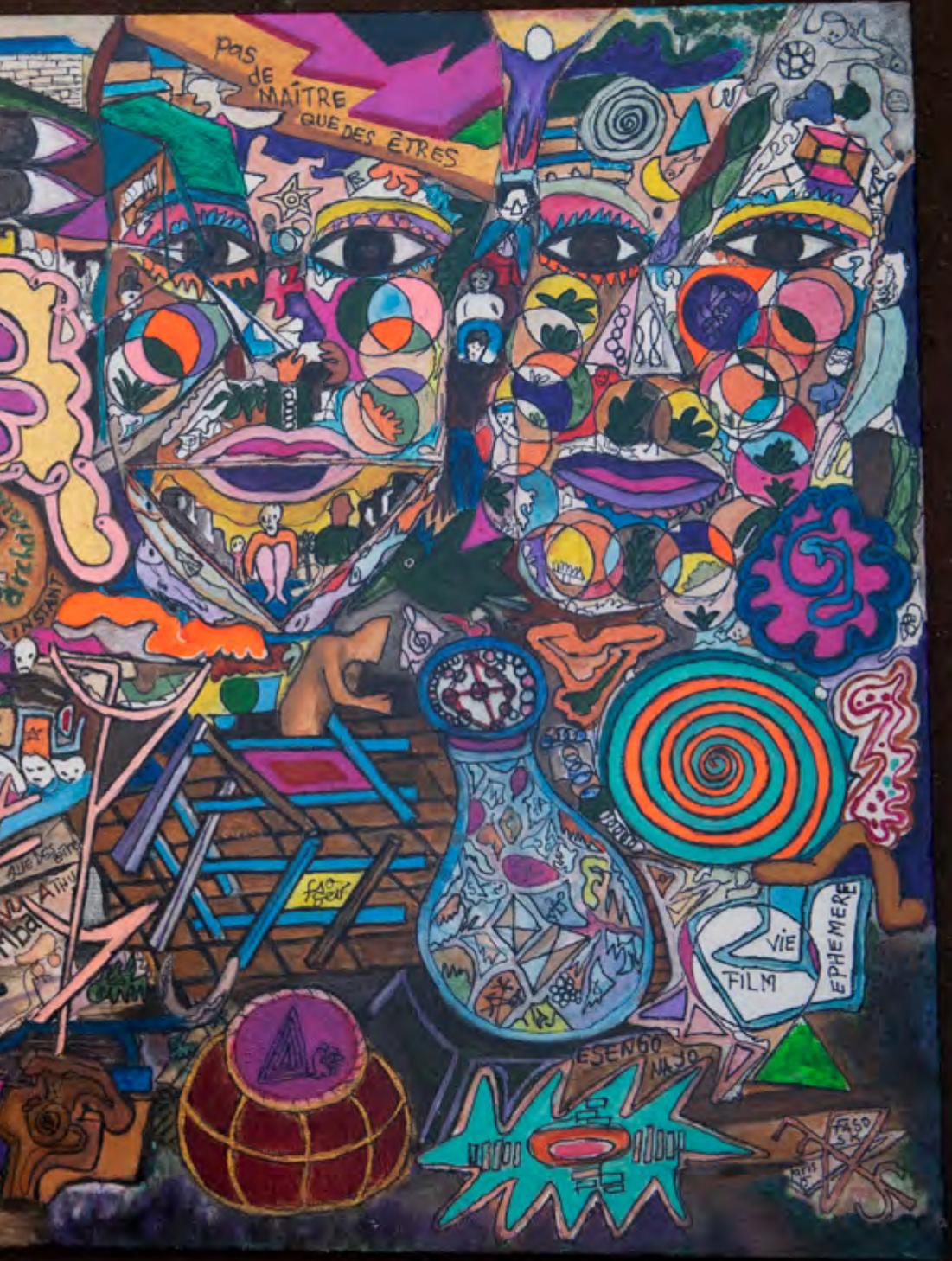
[Couplet] Entre Restos du cœur, secours, Samu social
Et des rencards chez l'assistance sociale,
Vivre sur le trottoir, dans un couloir
Et le temps qui passe, les politiques qui changent
Des amis qui s'effacent, d'autres qui les remplacent.
Dans les rues de ma planète,
Il y a des toits interdits, entre institution et hymne national.
Toi au bout du couloir de nos trottoirs,
Perdu dans l'oubli général.

[Refrain] Pas de droits sans toit, y a des toits pas pour moi,
On n'a pas la même chance, y a des toits pas pour toi,
Pas de droits sans toit, y a des toits pas pour lui.
On n'a pas la même souffrance
Sans toit, sans droits.

[Couplet] Il faut parler de toits si on veut parler de moi.
Faut pas que le soir j'sois plus qu'un corps
Qui a peur de tout et qui vaut plus un rond
Rongé par l'injustice et ses valets marron.
Même si mon cœur saigne, pleure, la nuit et le jour,
Il déborde de vie et d'espoir et d'amour.
Faudrait juste des sourires qui cicatrisent les plaies
Une justice immense belle comme le reflet
D'un respect retrouvé pour être considéré
Comme l'humain que je suis, que j'étais,
Faut jamais l'oublier, il faut jamais t'oublier.

Faso Séverin Faso





Une série photo « Au grand air » pour contrer les clichés

Entre septembre 2019 et le printemps 2021, Victorine Alisse, photographe professionnelle de 28 ans, et JS Saia, 42 ans, habitant au bois de Vincennes depuis plusieurs années, ont croisé leurs regards pour mettre en photos et en mots la vie « au grand air ». Une balade au carrefour de la poésie et de la dénonciation du mal-logement dont nous vous proposons de découvrir un extrait.

L’histoire a débuté autour d’un café, à Vincennes (Val-de-Marne). Victorine est alors bénévole à La Cloche, une association qui a pour but de créer du lien social entre habitants et sans domicile fixe d’un quartier. JS, qui vit dehors, au bois de Vincennes, est ambassadeur dans cette même association. « *En discutant photographie avec lui de manière informelle, j’ai eu l’intuition qu’on pouvait essayer de faire quelque chose ensemble, raconte Victorine, photographe de métier. Ce projet est donc né de façon très spontanée !* » « *J’ai accepté à une condition : que l’on ne prenne pas de photos “clichés” du monde de la rue* », témoigne de son côté JS. « *Par exemple, un mec allongé sur un banc : non ! Il y a d’autres choses à photographier de cet univers.* » Les règles sont ainsi posées : il s’agira pour Victorine et JS, appareils photos en main, de croiser leurs deux regards sur ce qu’est la vie au grand air, en mettant en relief son aspect poétique, à travers « *une balade féérique* », selon les termes de JS. Sans occulter pour autant l’isolement et la solitude que la vie à la rue engendre aussi.

« Tu vois comme c’est beau ? »

Pour cela, Victorine suit JS dans son quotidien : au parc de Bercy, où il a longtemps dormi, puis au bois de Vincennes, où il vit alors encore. « *Au départ, pour moi, la poésie ne faisait pas partie de ce qu’on pouvait trouver dans l’univers de la rue, admet Victorine. J’ai essayé de me laisser porter pour tenter de saisir cette dimension. Au bois de Vincennes, JS essayait de me partager sa vision. Il me demandait : “Tu entends les oiseaux ? Tu vois comme c’est beau ?”* » Au fil des mois, malgré les confinements, le projet se concrétise. Jusqu’à la phase de développement, de sélection des photos et d’écriture. « *Celle-ci est venue dans un second temps. J’ai proposé à JS d’écrire à quatre mains. On s’est rendu compte que les mots allaient prendre une place importante. On a décidé d’écrire directement sur les tirages. C’était très artisanal !* », se remémore Victorine. « *Je ne l’ai pas vu venir mais, avec l’écriture, est arrivée la colère contre le mal-logement, complète JS. Une rage contre ce parcours du combattant pour obtenir un toit, cette longue attente. Finalement, poésie et coups de gueule cohabitent dans la série.* » Leur travail a été récompensé du prix Caritas de la photo sociale. « *Grâce à JS, j’ai été embarquée dans un univers inconnu, à la rencontre de personnes incroyablement bienveillantes. La photographie est un prétexte pour la rencontre, pour le lien. C’est en tout cas aussi pour cela que je fais ce métier.* » « *C’est une trace qui va rester à vie, un énorme trophée gagné ensemble, Victorine et moi !* », se réjouit JS. ■



Regards Croisés
À tout moment, dans cette VIE,
Je peut changer
DE direction.

J.S.S

SOUS LE PONT SIMONE
DE BEAU VOIR



une IMAGE entre LE
PÉRIPHÉRIQUE
et la SEINE, UN LIEU
DORTOIR.

J.S.S

Passerelle Simone-de-Beauvoir, Paris.



Comprendre ta notion de liberté;
si c'était possible.

V.A

TU AS VU LA MAISON
DES INSECTES ?



La ville de Paris l'a créée
pour eux
ET POUR les copains
de la rue, à
quand NOTRE
TOUR ?

J.S.S



L'air est encore humide et les lumières
de la ville nous rattrapent.

V.A



Nos zones d'ombres.
Ces choses de nous que l'on ne dit pas.

V.A



une douceur
à travers
LE BOIS LUMIÈRE

VINCENNES
MAI 2020

J.S.S

Comment naît une action collective ? Y a-t-il des règles et des méthodes pour susciter la participation de tous ? Dans ces pages, les porteurs d'action décortiquent leur « façon de faire » et témoignent des succès et difficultés rencontrés. Pour mieux partager.



Haute-Loire : des ateliers qui refusent la misère

Il y a sept ans, plusieurs associations caritatives de Haute-Loire ont formé un collectif afin d'inviter les personnes qu'elles aident à pratiquer un art et ainsi élargir leur accès à la culture. En octobre 2021, une centaine de ces personnes ont prouvé qu'elles pouvaient être artistes, exposer leurs œuvres et monter sur scène. Reportage au Puy-en-Velay, sur les traces du collectif « Dis-moi ».

Depuis plusieurs années, nous parvenait de Haute-Loire l'écho d'ateliers artistiques. Le travail de cette dizaine d'ateliers a donné lieu, en octobre 2021, à un spectacle de grande envergure au Puy-en-Velay. L'arrivée au comité de rédaction de *L'Apostrophe* de Frank Sitzia et de Dominique Harink, habitants de Brioude, membres de la première heure du collectif « Dis-moi » et coauteurs des textes du spectacle, a rendu pressante notre envie d'en savoir davantage et de nous rendre sur place.

Le spectacle, intitulé *Le bateau cool* (titre choisi démocratiquement par la centaine de participants aux ateliers), devait être présenté au public en octobre 2020. Annulé à la dernière minute à la suite de la recrudescence de la pandémie de coronavirus, il a finalement été joué en octobre 2021, un an plus tard, sur la prestigieuse scène des Ateliers des Arts, le conservatoire du Puy-en-Velay. Décrire la trame de la pièce ? Le metteur en scène et auteur, Franck Dafour, un des professionnels recrutés pour animer les ateliers, n'a pas voulu s'y risquer : « Je devais réunir le travail de quinze ateliers et en faire une synthèse. Mettre ensemble des textes, des chants, des musiques, des décors, des peintures, des costumes, etc. L'un a apporté une chanson. Le

petit prince (un des rôles principaux) a apporté un texte de Desproges, ce qui est approprié car le spectacle dérive vers l'absurde. J'ai dû nouer entre eux différentes histoires. »

Cette vaste fresque poétique, notre confrère Frank Sitzia a bien voulu nous dire ce qu'il en a retenu : « C'est l'histoire d'un petit prince qui découvre un bateau : Le bateau cool. C'est le bateau du voyage insolite. Insolite, car c'est un voyage qui n'a pas pu se faire. Ce bateau est constitué du mat de l'espérance qui soutient

« La culture, c'est ça aussi : un moment que l'on partage selon sa sensibilité et, à la fin, une célébration qui réunit. »

les idées, de la proue qui a un regard sur l'horizon de l'existence, d'un hublot pour regarder les rêves flotter sur l'océan des possibilités. La prison pour enfermer les doutes en attendant qu'ils deviennent des

certitudes et la poupe qui est l'innocence et qui scrute l'arrivée de la peur. Doutes, craintes, épouvante, angoisse et autres. Émerveillé par un tel bateau, le petit prince demande au capitaine de ce beau navire de lui raconter une histoire, de lui dessiner une histoire. Ce qu'il fait. Il lui conte donc l'histoire de sept personnes. Des personnes qui avaient un rêve, celui de changer de vie. Mais, pour y arriver, elles devaient se décider à sauter le pas, mais quel pas ? Elles ont beaucoup de difficultés à le faire. Un des membres de l'équipage, qui vivait

dans une forêt, explique qu'il a dû partir car des gens sont venus couper tous les arbres afin de s'enrichir. Aujourd'hui, en attendant de retrouver ses compagnons, il navigue avec le capitaine car il a décidé d'être heureux. Car être heureux, comme disait Voltaire, c'est bon pour la santé. Pendant le voyage, il se met soudain à pleuvoir. Une pluie de poésie. C'est la chute de ces mots qui font repousser les pensées. »

Frank et Dominique, en tant qu'auteurs, ont pu assister au spectacle comme spectateurs. Dominique nous livre ici ce que la pièce lui a suggéré :

« Étant bénéficiaire du RSA, je ne pensais pas avoir pleinement accès à la culture autrement qu'en allant à la bibliothèque municipale et surtout sur Internet dont les possibilités semblent infinies.

Je crois que j'ai dû confondre culture et culture générale. Les deux sont différentes : la première nous pénètre tandis que nous survolons davantage la seconde.

Bref, je voyais trop la culture comme une source de connaissances. Or elle est bien plus que cela. À l'occasion de la Journée mondiale du refus de la misère, le 17 octobre, j'ai assisté à un spectacle offert par le collectif "Dis-moi", au Puy-en-Velay. La création artistique était à l'honneur : c'était une représentation et, en même temps, une mise en lumière.

L'atelier "Bidouillage" avait exposé, dans une salle attenante, le fruit de son labeur et de sa féconde imagination.

La finalité était de sélectionner divers objets dits usagés et de les assembler pour en faire une œuvre homogène. Le résultat était bluffant : c'est

dingue comment on peut créer une chose qui nous interpelle en additionnant de petits riens de manière hétéroclite. Ce n'était pas évident de comprendre ce que cela représentait mais l'essentiel était ailleurs : observer et ressentir, tout simplement.

Ensuite, le spectacle intitulé Le bateau cool a commencé sur la scène de l'auditorium de

l'Atelier des Arts. Nous étions 400 personnes environ, c'est-à-dire la pleine capacité de la salle.

Le rideau s'ouvre : la représentation débute par la vision d'un bateau. Celui-ci était fait de bric et de broc (construit par l'atelier "Bidouillage") et ressemblait fort à un galion espagnol du XVI^e siècle.

Je ne vais pas raconter l'histoire mais, en gros, il s'agit d'une transposition du Petit Prince à notre tumultueuse époque. Le spectacle était hétérogène (musique, chant, danse, poésie, comédie, conte, etc.), mais ne perdait nullement en fluidité et en force. La mise en scène était fantastique. Mille bravos !

Le show a duré une bonne heure mais je n'ai pas vu le temps passer, moi qui ai du mal à être longtemps attentif. J'étais spectateur et, en même temps, mon esprit était sur scène. Dans la vie, je suis assez casanier. Or, ce soir-là, je suis sorti de chez moi et je suis sorti de moi-même. Puissant, non ? C'était bon, beau et chaleureux.

Bref, la culture, c'est ça aussi : un moment que l'on partage selon sa sensibilité et, à la fin, une célébration qui réunit les acteurs et le public dans une même émotion. Et il y avait surtout plus d'éclat dans le regard des gens, comme par magie. Et ça, ça voulait dire que l'on était heureux... »

Nous avons rejoint Frank et Dominique au Puy-en-Velay pour mieux comprendre comment

ce collectif s'était mis en place et rencontrer quelques-uns des artistes amateurs. Là, Alain Guérin-Boutaud, délégué du Secours Catholique au Puy depuis près de trente ans et un des initiateurs de « Dis-moi », nous a

expliqué comment le collectif était né : « Au départ, il y a le réseau d'une dizaine d'associations locales qui se réunissaient pour se connaître et dire ce que chacune faisait. En 2015, ATD – Quart-monde, par la voix de son représentant Xavier Robert, a proposé au réseau d'animer la Journée mondiale du refus de la misère. Nous avons accepté. Nous avions

« Ce soir-là, je suis sorti de chez moi et je suis sorti de moi-même. Puissant, non ? C'était bon, beau et chaleureux. »

envie d'agir ensemble. Nous avons travaillé sur les préjugés liés à la pauvreté mais, très vite... » Frank, qui faisait alors partie des équipes en réflexion, poursuit la phrase : « Très vite, on a parlé du préjugé selon lequel les gens en précarité sont des gens qui manquent de culture et qui vivent très bien avec le RSA. Nous, on a dit : ce n'est pas du tout vrai. Nous sommes cultivés et nous demandons à l'être un peu plus.

On aimerait aller au cinéma ou au théâtre mais on n'en a pas les moyens. »

Le lendemain, nous avons rencontré Xavier Robert. L'homme a 68 ans, il est en retraite depuis trois ans après une carrière d'ingénieur agricole axée sur l'environnement et l'agroécologie. « Je ne suis pas artiste du tout », précise-t-il d'emblée, comme pour conjurer toute question concernant le spectacle. Ce travail d'accès à la culture, engagé par le réseau d'associations de Haute-Loire, « a débuté par des sorties », se souvient-il. « Nous sommes allés voir et entendre un opéra à Lyon. Déjà, aller à Lyon, c'était une aventure pour beaucoup. Et, en revenant, une petite phrase a sonné à nos oreilles : "Pourquoi nous, on n'est pas sur scène ?" Le projet est né de là. Nous avons réfléchi, décidé d'engager des artistes professionnels et nous avons créé quinze ateliers. Cinq sont animés par des artistes bénévoles, dix par des artistes professionnels. » Les ateliers sont gratuits et proposent photographie, philosophie, danse contemporaine, danse orientale, chant, musique, arts plastiques, sculpture, écriture, peinture, percussion, dentelle et broderie, couture, théâtre, sorties culturelles.

L'assiduité est recommandée mais n'est pas exigée. « Parmi la centaine de personnes qui suivent ces ateliers, il y a surtout des personnes qui ont vécu des vies difficiles », précise Xavier Robert. « Mais il y a aussi quelques alliés, ces personnes qui partagent notre cause et viennent participer à nos actions. L'objectif de l'atelier n'est pas de monter sur scène mais d'aider à reprendre confiance. Un jour, on a

proposé de chanter et de jouer. Et, tout doucement, le metteur en scène a expliqué que l'idée était que tous les ateliers puissent croiser leur travail pour en faire un spectacle. Une centaine de personnes se sont alors mobilisées et finalement la représentation a eu lieu et pas une des 43 personnes présentes sur scène n'était professionnelle. Pourquoi ce projet a-t-il réussi ? Je ne saurais l'expliquer. Il y a un noyau dynamique

mais, pour l'instant, nous n'avons pas réussi à multiplier le projet. »

Frank et Dominique, bien que membre du collectif, se sentent un peu isolés à Brioude, qui n'est qu'à une trentaine de kilomètres du Puy-en-Velay où il est plus facile

d'interagir directement. Au Puy, le collectif a passé un accord avec le Conservatoire qui, désormais, accueille en son sein les ateliers de « Dis-moi ». Un partenariat qui mélange culture et social et dont Raphaël Brunon, le directeur de l'Atelier des Arts, qui souhaitait que l'art soit ouvert à tous, se félicite.

Les locaux du Secours Catholique du Puy-en-Velay occupent les deux niveaux inférieurs d'une grande bâtisse qui surplombe le Dolaison, un ru qui part se jeter dans le Borne puis la Loire, quelques kilomètres plus loin. Entre le ru et la maison, une cour mène à un grand garage où se trouve l'atelier « Bidouillage ». Son animateur, le plasticien Nicolas Savoye, tire de son camion un tas d'objets rouillés alors que la nuit commence à tomber. À l'intérieur du garage, trois jeunes dont Marie, en salopette bleue, qui vient à l'atelier « parce qu'il n'y a pas d'endroit comme celui-ci dans tout le département et même la région. C'est insolite, dit-elle, de pouvoir créer des univers particuliers à partir de déchets ». Elle nous montre ses réalisations tout à fait étonnantes. « Je suis en train de créer un curling à partir d'un aspirateur et d'un manche à balai... Tout part de l'objet. C'est lui qui va parler à mon imagination et déterminer ce que je vais faire. »

Les deux comparses de Marie se prénomment Benoît et Zion (prononcez « Za-ionn »). Benoît

« Nous sommes cultivés et nous demandons à l'être un peu plus. On aimerait aller au cinéma ou au théâtre mais on n'en a pas les moyens. »

apprécie le côté collectif du lieu : « C'est un atelier gratuit qui réunit les gens qui n'ont pas les moyens de faire des choses chez eux. » Zion, qui vient depuis un an et demi et qui s'applique à reconstituer le costume d'un *Ghostbuster* avec un casque de pompier, résume ainsi la situation : « Nous faisons du beau avec du laid. » « Ce qui me rend heureux, dit Nicolas Savoye en faisant une pause dans son déchargement,

c'est de transmettre mon goût pour la bidouille, le bricolage, l'imaginaire. » Cet artiste, appelé par le collectif pour mettre en place un encadrement professionnel, construit des décors de spectacle, des machines pour les musées et des sculptures pour les espaces

publics anime cet atelier depuis quatre ans. À 38 ans, il a passé la majeure partie de sa vie à bricoler. « Les membres de l'atelier viennent quand ils veulent, quatre ou cinq sont réguliers. » Les œuvres produites ne demandent qu'à être montrées plus longuement que lors d'un spectacle ponctuel. Aussi, Nicolas réfléchit à faire des expositions l'été, devant le garage. Et songe aussi au nouveau local que l'association « Dis-moi » (le collectif a, en effet, décidé de se transformer en association) va intégrer dans quelques semaines, en dehors de la ville mais à quelques minutes de marche du centre-ville. « On pourra y faire des expositions. L'énergie ici est énorme et l'envie de s'exprimer déborde. »

Le niveau au-dessus du garage correspond au niveau de la rue et du rez-de-chaussée de la maison. Dans la salle de réunion de la délégation du Secours Catholique, Alain a réuni pour nous trois participants au spectacle ainsi que Flore Aulagnon, la médiatrice socioculturelle de « Dis-moi », qui explique d'emblée son rôle : « «Dis-moi» est une association depuis le 1^{er} avril 2021. Le projet avait pris de l'ampleur parce que le cadre est sécurisant, bienveillant et animé par des artistes professionnels. Mais il était de plus en plus difficile de gérer le projet. En tant que coordinatrice, je

« Je me suis redécouverte. Je ne savais pas que j'avais autant de talent en moi. Je me suis sentie en confiance. Je n'ai pas senti de regard pesant sur moi »

m'occupe du partenariat. Nos ateliers sont un outil d'accompagnement social. » Flore jongle avec la logistique, d'autant plus importante aujourd'hui, avec la pandémie qui impose en permanence d'ajuster les règles d'accueil des publics et la mise en place de mesures supplémentaires de protection.

Alain souligne que « la force du projet a été de faire du collectif avec toutes les associations du

territoire, les accueillis de l'une ayant les mêmes envies que les accueillis de l'autre. Quand on est en grande fragilité, on ne pense pas tout de suite à aller vers la culture. Or, la culture est le moyen de pouvoir s'exprimer, surtout quand on pense qu'on est un boulet pour

la société comme certains ont pu nous le dire... Dans le spectacle, tout le monde a trouvé sa place, même ceux qui font de la photo ont fait une exposition en marge, ce qui a valorisé deux à trois ans de travail ».

Autour de Flore et d'Alain, nous faisons la connaissance de Chantal, 66 ans, d'Édouard, 36 ans, et de Nicolas, 32 ans. Tous trois disent ouvertement être handicapés par des troubles d'ordre psychique. Nicolas ne précise pas lesquels. Édouard confie qu'il a « des problèmes cognitifs, de concentration, de prise d'initiative ». Et il précise : « On peut croire que je me mets souvent en avant, mais c'est pour combler la solitude que j'ai. »

Chantal avoue s'enfermer dans son mal-être : « J'ai des problèmes psychiques. J'ai peur de faire mal aux autres. J'ai été SDF. Quand je refais mon parcours, je comprends que j'ai beaucoup galéré dans ma vie. »

Tous participent aux ateliers. Chantal à l'atelier « Chant » depuis deux ans et demi. « Chanter, c'est un truc important dans ma vie », dit-elle. Édouard a longtemps hésité entre l'atelier « Chant » et l'atelier « Danse ». Lui qui peut chanter tout le répertoire de Johnny Hallyday avec la voix de son idole (il nous en a fait une démonstration probante) a d'abord suivi l'atelier « Chant » avant d'intégrer l'atelier

« Danse » pour l'amour d'une de ses participantes. Et c'est en tant que danseur qu'il est intervenu dans *Le bateau cool*.

Quant à Nicolas, il confie : « *J'ai tout essayé au début : chorale, théâtre, musique, danse contemporaine, danse orientale. J'en ai arrêté certains. J'ai besoin de remplir le temps. Si j'ai trop de temps libre, je procrastine.* »

« *Moi, ce qui m'a le plus émue, c'est ce truc intergénérationnel*, indique Chantal. *Un jour, j'ai mangé à une table avec de jeunes danseurs. J'étais la doyenne. Ils m'ont intégré à leur groupe. Se sentir acceptée, moi qui ai fait l'hôpital psy où les étiquettes et les préjugés existent, moi, j'en suis encore émue aujourd'hui.* »

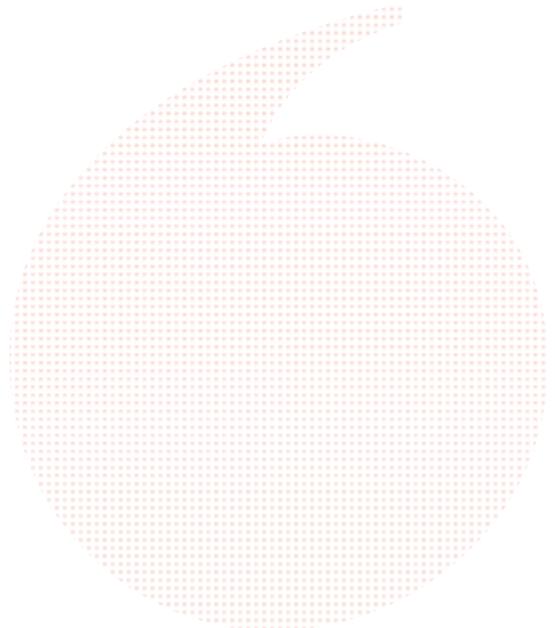
« *J'ai noué des liens avec plusieurs membres des ateliers*, dit Édouard. *Je suis proche de certains et c'est beau parce qu'il n'y a pas de jugement.* »

Alain, qui écoutait avec beaucoup d'attention ce que disent ses voisins, attend que le silence retombe pour rapporter les paroles d'autres acteurs : « *On a pu aussi entendre les témoignages suivants : "Je me suis redécouverte. Je ne savais pas que j'avais autant de talent en*

moi. Je me suis sentie en confiance. Je n'ai pas senti de regard pesant sur moi", etc. »

Chantal, Édouard et Nicolas se disent fiers et heureux d'être montés sur scène, mais l'essentiel pour eux est de continuer à fréquenter les ateliers. Le spectacle, ils en avaient rêvé après être allés, tous ensemble, à Avignon, lors du festival « C'est pas du luxe », un rassemblement automnal de trois jours, à l'initiative de la Fondation Abbé Pierre où sont présentés les spectacles montés par des professionnels avec des personnes en grande précarité. Ce festival les a boostés et le groupe a pu faire du *Bateau cool* un spectacle inoubliable. « *Je chantais à tue-tête dans les rues d'Avignon, se souvient Chantal. Découvrir les spectacles des autres, des personnes comme nous, ça m'a fait un bien fou.* » *Le bateau cool* pourrait être sur la liste des spectacles du prochain « C'est pas du luxe », en Avignon. Mais, nous l'aurons compris, les ateliers resteront le lieu où l'expression se libère et où les personnalités sont mieux à même de s'épanouir. ■

Cyril, Frank, Dominique et Jacques





L'Apostrophe est une revue semestrielle éditée par le Secours Catholique – Caritas France et imprimée à 5000 exemplaires.

Version numérique sur lapostrophe.secours-catholique.org

Directrice de publication : Véronique Devisé (présidente du Secours Catholique – Caritas France)

Comité éditorial : Clarisse, Solen, Francine, Dominique, Daouda, Franky, Henri, Cyril, Jacques, Thierry, Emmanuel, Aïck

Création maquette : Guillaume Seyral

Iconographie : Élodie Perriot

Photo de couverture : Gaël Kerbaol / SCCF

Correction : Olivier Pradel

Impression : Centr'Imprim – Issoudun (36)

Ont participé à ce numéro :

Groupe d'atelier d'écriture du Café solidaire de Quimper ; les membres de l'atelier d'écriture de l'accueil de jour de Strasbourg, Caritas – Alsace ; groupe Young Caritas de Paris – Cèdre, groupe « Bienvenue chez nous » de Saint-Brieuc.

Et, par ordre d'apparition : Franky Sitzia, Véronique Devisé, Véronique Leray, Mariama, Axelle, Betty Yon, Christiane, Jeanine, Isabelle, Joël Talbourdet, Hanane, Marc, Christophe, Lulu, Chantal, Yawovi Agbonkou, Tof, Aomar Belaid, Gilles, Christine, Léa, Francine.

Rédaction : Secours Catholique – Caritas France, 106 rue du Bac, 75 007 Paris.

Contact : dept.pouvoiragir@secours-catholique.org

ISSN 2553-1417

L'Apostrophe (Paris, 2022)

L'Apostrophe, une revue dont les auteurs sont des personnes qui, par leur expérience personnelle face à la précarité, ont développé une expertise sur les questions de pauvreté.

Au sein du Secours Catholique – Caritas France et des organisations engagées contre la pauvreté, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, et parviennent ainsi à élaborer une pensée collective.

Tous les six mois, un regard « de côté » qui permet de regarder et comprendre la société « autrement » et de l'interroger, voire l'apostropher.

lapostrophe.secours-catholique.org

 [caritasfrance](https://twitter.com/caritasfrance)
 [Secours Catholique-Caritas France](https://www.facebook.com/Secours-Catholique-Caritas-France)



**ENSEMBLE,
CONSTRUIRE
UN MONDE JUSTE
ET FRATERNEL**